

DITTON PARK.

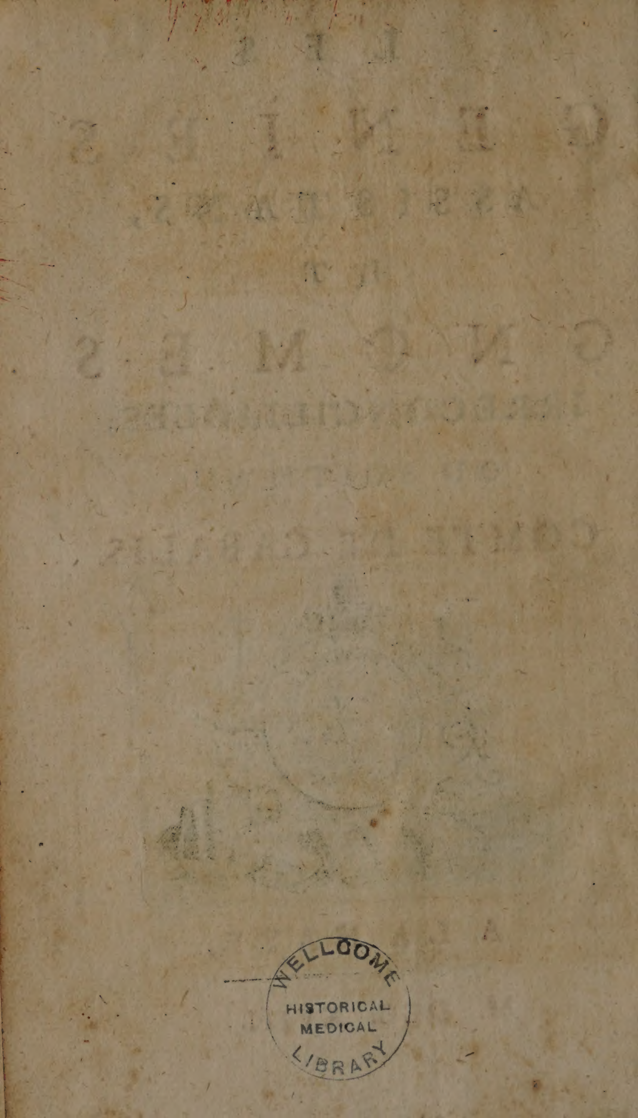
ANDROL, A

LES GENIES ASSISTANS, ET GNOMES IRRECONCILIABLES, OU SUITE AU COMTE DE GABALIS.



A LA HAYE,

M. DCC. XVIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



LES GENIES ASSISTANS.

LA mort du Maréchal de Schomberg qui affligea toute l'Angleterre, fut un ſujet de deſeſpoir pour moi, & le coup funeſte qui lui ôta la vie, me ravit en même tems un Pére, un Protecteur, & un Ami, que je trouvois heureuſement aſſemblez dans ſa Perſonne. J'avois jetté les fondemens de cette grande Union dans le Brandebourg, où des motifs tous différens, nous avoient conduits. Mr. de Schomberg y étoit venu chercher la liberté de ſa Religion qu'il n'a-

voit pû trouver en France, ni en Portugal; & je m'y étois rendu pour me dérober à la fureur d'un Miniſtre d'Etat ennemi de ma Famille, & qui m'avoit ruiné entiérement dans l'eſprit du Roi, par de fauſſes accuſations, dont la moins noire étoit, que j'avois favoriſé l'opiniâtreté des Huguenots du Languedoc, au lieu d'employer efficacement les troupes qui avoient ordre de les convertir. Je ne ſai ſi le caractére d'étranger & d'éxilé, qui établiſſoit quelque conformité dans notre deſtinée, ou plûtôt celui de victime d'une Religion pour laquelle il avoit un attachement ſi ferme, & qui, quoi qu'elle ne fût pas la mienne avoit pourtant donné lieu à mes malheurs, faiſoit pancher ſon cœur à me vouloir du bien. Mais il eſt vrai qu'il eut pour moi toute la conſidération & toute la tendreſſe imaginable. Je ne mangeois que chez lui, il me mettoit de toutes les parties, & je fus de tous les voyages qu'il fit en Hollande, ſans avoir néanmoins jamais pénétré le miſtére de ſes Négociations. Il me fut impoſſible de réſiſter à la tentation de paſſer la mer avec lui à la ſuite du Prince d'Orange, qui fut apellé par

par les Anglois, pour les delivrer du deſpotiſme naiſſant de ſon Beau-pére. J'aurois pû avoir, par ſon credit, de grands Emplois dans cet Etat; mais l'amour de ma Patrie l'emportant ſur l'ambition, je me contentai d'être ſpectateur d'une Tragedie dont le dénouëment a ſurpris tout l'Univers.

Le Parti du Prince d'Orange ayant prévalu, & toute la Nation ayant plié, de gré ou de force, ſous l'effort de ſes Armes, il les porta dans l'Irlande pour réduire des ſujets rebèles, auxquels on donnoit à juſte tître le nom de révoltez. La fortune qui l'avoit accompagné juſques-là, ne trouva pas à propos de l'abandonner dans cette Expédition. Elle le rendit Victorieux de tous ces Peuples. Mais le Maréchal de Schomberg qui commandoit ſon Armée, paya de ſon ſang & de ſa vie, le gain d'une bataille livrée avec autant de bravoure que de juſtice. Sa mort fut un coup de tonnerre qui m'aſſomma. Je voulois le ſuivre en l'autre monde, & ma douleur m'y eut certainement envoyé, ſans le ſecours & les ſages con-

feils d'un Gentilhomme Irlandois, qui eut l'honnêteté de m'entraîner chez lui. Sa Maifon fembloit faite exprès pour un homme affligé; elle étoit fituée dans la partie la plus reculée de ce Royaume, dans un endroit folitaire & traverfé d'Etangs, de Bois & de Prairies. On n'y voyoit ni or, ni argent, ni tableaux, ni architecture delicate; mais tout y étoit commode, propre & bien entendu, & tous les Appartemens ne laiffoient pas de préfenter dans leur fimplicité, un objet très agréable à la vûë. Je fus reçû avec tout l'accueil poffible dans cette Maifon; j'avois eu le bonheur de rendre un fervice confidérable à ce Gentilhomme, & il s'étoit confervé, à ma follicitation, & par le crédit du feu Maréchal, les biens qu'il poffedoit en Irlande, & que la Catholicité alloit faire confifquer. La reconnoiffance le fit entrer dans mon affliction; il prevint fa Famille fur l'obligation qu'il m'avoit, & fur le trifte état de mon cœur, tellement qu'à mon arrivée, je trouvai des perfonnes déja attendries, & qui mêloient leurs larmes avec les miennes. On ne negligea rien

de

de ce qui pouvoit me consoler. Je n'étois pas encore susceptible de consolation. Mon mal me paroissoit incurable, & tous ces remédes offerts ne servoient qu'à l'aigrir. J'éprouvai bientôt que la force du cœur humain ne va pas jusqu'à supporter long-tems une tristesse violente, & qu'il faut que nous finissions, ou qu'elle finisse. J'avois déja passé deux mois à verser des pleurs, à fuir les hommes, & à ne chercher que les lieux sombres & les objets affreux, lorsque ma raison s'excita comme d'un profond sommeil, & ayant apperçû le desordre où l'excès de ma douleur avoit jetté toutes mes facultez, le trouble de mon esprit & la langueur de mon corps, elle me fit comprendre que nos inquiétudes sont inutiles aux morts, & que leur repos ne s'établit pas sur la ruine de celui des vivans, mais seulement sur la ferveur de nos priéres, quand ils ont mérité d'en recueillir le fruit.

Je parus moins farouche: la Compagnie de mon Hôte me devint plus supportable, & nous nous trouvions quelque fois ensemble dans sa petite Biblio-

theque qui étoit fournie de Livres très rares. Il ſavoit beaucoup de choſes & les ſavoit en honnête homme. De mon côté j'aimois ardemment l'étude & la lecture, & la pratique des gens de la Cour avoit aſſez humaniſé tout ce que j'avois appris dans les Ecoles, lors que l'on me deſtinoit pour l'Egliſe; de ſorte que nos converſations n'avoient rien de pédanteſque, & que nous maniyons un propos de Philoſophie ou de Critique, avec le même agrément & la même facilité qu'on raconte une Avanture galante. La curioſité étoit la paſſion dominante de mon Irlandois, & il s'adonnoit plus aux Sciences ſecrettes qu'à toutes les autres, quoi qu'il n'en ignorât aucune. Mon penchant ne me conduiſoit pas là, mais j'en avoit pourtant pris quelque teinture dans le Brandebourg, chez un Juif qui m'avoit loué un appartement de ſa maiſon, & dont l'honnêteté étoit ſi grande qu'il me confioit la clef d'un Cabinet, où il avoit nombre de Volumes conſacrez à l'Uſage & aux miſtéres de la Cabale; M. Schits, c'eſt le nom de mon Gentil-homme, vouloit m'en montrer un
de

de ce caractére, & nos yeux le cherchant dans les tablettes de sa Bibliothéque, nous ne fûmes pas assez heureux pour le découvrir. Mais en récompense j'en déterrai un qui donna lieu à une longue conversation. C'étoit l'Ouvrage d'un Anglois profond. Il avoit pour Tître DE MEDIO STATU ANIMARUM. Je compris d'abord qu'il pouvoit traiter du Purgatoire, & je ne me trompai pas. Je demandai à Mr. Schits, s'il y étoit fait mention du Purgatoire de St. Patrice. Il se prit à rire, & me répondit que non. Je m'informai à lui ce qu'il en pensoit, & si cette opinion qui étoit originaire de son Païs y duroit encore. Il me reliqua qu'elle avoit cours parmi le Peuple, mais que les honnêtes gens l'avoient toûjours regardée comme une fable inventée par des Moines, qui avoient trouvé le secret de s'engraisser des illusions & de la crédulité des sots. L'Abbaye de ces Charlatans, ajoûta-t-il, n'est pas fort éloignée d'une de mes terres, mes vassaux y portant leurs offrandes comme les autres. On y voit une affluence extrême de Pélerins de tous

Païs, parmi lesquels il s'en trouve d'assez fous pour vouloir entreprendre le voyage de ce Purgatoire prétendu; on leur en ôte bien-tôt l'envie par les descriptions effrayantes qu'on leur en fait, & particuliérement par l'Idée des préparatifs qu'on leur impose, & des dangers qui en suivent l'éxécution. On les conduit avec cérémonie jusqu'à la porte d'une grotte profonde & ténébreuse, & pendant qu'à genoux & tremblans, ils font les priéres prescrites, les Moines s'insinuent dans le fonds de la grotte par des soûterrains, & y font entendre des gémissemens horribles & des coups de tonnerre capables d'épouventer les plus résolus. Les Pélerins se retirent pleins d'effroi, mais leur bourse y demeure immanquablement, car attendris & touchez comme ils le sont, ils donnent jusqu'au dernier sol, pour faire soulager les ames de leurs parens qu'ils croyent detenuës dans ces Cachots embrasez. Il n'en faut pas d'avantage, repris-je, pour me delivrer de la tentation de m'acheminer en ces quartiers-là; il est assez de duppes sans moi,& d'ail-

d'ailleurs je ne crois pas que ces Moines se puiſſent beaucoup enrichir des offrandes d'un Avanturier. Je m'étois pourtant propoſé de conſumer, en petits Pélerinages, le tems que le Prince d'Orange mettra à finir ſa Campagne. Je vous conſeille, me dit Mr. Schits, d'en attendre la fin chez moi, nous ferons notre poſſible pour vous y desennuyer, & ſi nos ſoins ne ſuffiſent pas pour cela, nous y employerons ceux de nos Voiſins. Il y a dans cette Province un homme tout-à-fait extraordinaire, par ſa figure, par ſes talens, & par ſa maniére de vivre. Il connoît le génie de toutes les Cours, & je crois qu'il les a fréquentées. Je ſerois fâché que vous ſortiſſiez de cette contrée ſans avoir le plaiſir de le voir, & de l'entretenir; j'aurois l'honneur de vous accompagner juſques chez lui, ſi la goute ne me tenoit pas ſi fort; Elle s'eſt éveillée cette nuit, & j'en reſſens déja la violence dans un genou. Mais que cela ne vous inquiette point, je vous donnerai de bons guides pour vous y conduire. L'homme dont je vous parle s'eſt fait une loi de recevoir rarement

des visites ; vous êtes naturellement si engageant que je vous suis caution que la votre lui sera très-agréable. Je vous ai déja dit que c'est un homme extraordinaire ; le peu de Commerce qu'il a avec le reste du monde fait qu'on ignore le lieu de sa naissance, & encore plus sa Religion : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a une haute idée de la Divinité, qu'il ne s'en exprime jamais qu'avec un respect très-profond, & qu'il attribuë aux noms qu'il lui donne des vertus & des effets qui passent l'imagination. Le menu Peuple, qui juge toûjours folement de tout ce qu'il ne connoît pas, en raconte des choses surprenantes. Il assure, comme une vérité, qu'il a passé deux cens-ans dans cet Hermitage, sans qu'on l'ait vû manger ni vieillir; qu'il est également instruit de l'avenir & du passé, & qu'enfin il a autant de facilité à communiquer avec les Habitans de l'autre monde, qu'il témoigne de répugnance à s'entretenir avec les hôtes de celui-ci. Je ne lui ai parlé que deux fois en ma vie ; & il m'a paru que le Ciel l'a doué d'une grande tranquilité d'ame, & d'une santé très

très vigoureuſe. Il a des clartez de tout, mais ſon fort eſt la connoiſſance des Sciences ſecrettes, qu'il poſſéde dans la perfection, & que peut-être il a acquiſe dans les voyages, car certainement il en a fait pluſieurs, & je ſai de lui-même que ſa ſolitude a eu de longs intervalles. Si vous pouvez vous captiver pendant quelques heures, pour mettre dans votre mémoire une ébauche des principes de cet art occulte, & une partie des termes qui lui ſont propres, je ſuis perſuadé qu'ils vous ſerviront de paſſeport pour être admis à la participation de ſes miſtéres. S'il ne faut que cela Monſieur, repliquai-je, je puis partir dès l'heure même; je ſuis parfaitement inſtruit du jargon des Cabaliſtes, & mon Juif de Berlin qui avoit le goût rabinique, m'en a ſi bien expliqué les principes, que moi-même je puis former des doutes aſſez ſpécieux à notre ſolitaire, pour lui faire croire que je m'y ſuis appliqué des tems infinis. Je ſai les noms divins, ceux des intelligences, & le langage des Chymiſtes; je combine les Nombres à la Pithagoricienne, & je parlerois un mois entier des

des Constellations. En voila trop, reprit Mr. Schits, vous pouvez partir quand il vous plaira ; souvenez-vous au moins d'être docile & de paroître confiant ; oubliez les airs Cavaliers ; la modestie & la simplicité vous rendront de bons offices : Je vais ordonner les préparatifs de votre voyage, on vous munira de bonnes provisions, sans éxaminer si elles vous sont nécessaires ; car à vous dire le vrai, votre douleur vous a tellement formé à l'abstinence des Philosophes, que l'on ne sait pas encore chez moi si vous savez manger.

Je remerciai Mr. Schits de ses soins obligeans, & ne songeai plus qu'à mon départ. Le domestique qu'il me donna pour guide, fut effrayé de mon dessein, & pour me le faire abandonner, il dit en secret à mon valet de Chambre, que son Maître lui commandoit de me mener au Diable, que cet homme que nous allions voir étoit le directeur du sabat, & qu'il avoit bien plus de communication avec l'enfer qu'avec la terre ; il ajoûta à ce recit mille circonstances prodigieuses & capables d'étonner un esprit foible & crédule : je

ris de ſon extravagance, & partis ſur le champ.

En mon chemin je roulois dans ma tête mille penſées differentes, & mon cœur ſe trouvoit partagé entre la crainte & l'eſperance; tantôt j'appréhendois que le caprice & la biſarrerie, qui ſont preſque toûjours inſéparables des ſolitaires, ne rendiſſent mes pas inutiles; tantôt j'écoutois agréablement certain preſſentiment intérieur qui me promettoit un accueil agréable & favorable; & enfin, ce preſſentiment prevalant ſur mes deffiances, je m'occupois ſérieuſement de toutes les choſes que je devois propoſer à notre Philoſophe. Les Compagnons de mon voyage me voyant rêveur, cherchérent à me divertir. Mon valet qui eſt naturellement enjoué & intrépide, me dit alors; il ſemble, Monſieur, que vous ayez peur du Diable, mais r'aſſurez-vous ſur ma parole, je porte le contrepoiſon de toutes les diableries dans votre valiſe, & j'ai eu la precaution d'y enfermer un ſac de drogues propres à mettre en fuite toutes les troupes Infernales; nous avons du Millepertuis, de l'Anis, de la Cendre d'olives,

lives, de la Ruë, de l'Encens, du Souphre, de l'Ellebore blanc, & par dessus tout cela, une phiole d'Essence, devant laquelle Lucifer & tout le corps de ses confréres ne tiendroient pas un seul moment.

Cette saillie me réjouït beaucoup: je continuai ma marche, & le Ciel, qui, peut-être ne l'approuvoit pas, m'innonda d'une pluye si abondante, que je fus percé jusqu'à la peau. Il fallut essuyer ce déluge, car il n'y avoit, sur notre route, ni arbre, ni maison pour nous mettre à couvert.

Quand le Soleil commençoit à quiter notre horison, & que la nuit alloit marquer la fin de la journée, mon guide découvrit une petite chaumiére où son Maître s'étoit refugié une fois; nous tirâmes diligemment de ce côté-là, & y étant arrivez, nous y fûmes reçûs d'un air si sauvage, que je crûs être dans une Caverne de Cyclopes. L'Hôte, l'Hôtesse, & toute leur famille, n'avoient de toutes les qualitez de l'homme que la seule figure, & encore étoit elle si deguisée par la bisarrerie de leurs habits, que la vûë des satyres, tels qu'on nous

nous les depeint, étoit mille fois plus ſupportable. Je jugeai dès le moment qu'il ne falloit pas raiſonner avec eux, ni en attendre aucune humanité. Mon valet ſe mit à faire du feu pour nous ſécher. Il fut obligé de l'éteindre, parce que la fumée épaiſſe & puante qui ſortoit de la terre qu'on brûloit au lieu de bois, nous auroit chaſſez de cette miſerable habitation. Nous nous étions munis, par bonheur, de quelques bougies qui ſervirent à nous éclairer, pendant que nous donnions la premiere attaque à nos proviſions; tout étoit froid, mais à cela près je ne mangeai de ma vie avec tant d'apétit. Après notre repas on nous dreſſa ſur le pavé de la Chambre, une couche avec des peaux de Vaches ſans aprêt, elles étoient ſéches & ſi rabotteuſes, que Morphée lui-même, avec ma laſſitude, eût paſſé la nuit ſans dormir. Je me trouvai le Corps tout froiſſé, & mon manteau, qui, d'ailleurs, étoit empreint d'eau, ne me pût garantir d'une contuſion générale. Mon Guide & mon Valet, auxquels la dure ſervoit de matelas, ſe vangérent de leur inſomnie

ſur

ſur la Philoſophie. C'eſt, diſoient-ils, la plus grande folie des hommes : ne vaudroit-il pas mieux borner ſa curioſité à la découverte des choſes qui ſont néceſſaires à la vie, ou qui la rendent plus commode & plus agréable, que d'aller conſulter ces hommes endiablez ſur l'avenir, ou ſur ce qui ſe paſſe dans l'autre monde où nous ne ſerons que trop tôt. On eſt aſſez habile quand on ſait vivre & conter. Ils en auroient bien dit d'autres, ſi les mouvemens inquiets que je me donnois continuellement ne les euſſent arrêtez.

Nous délogeâmes de cette maiſon infernale au ſecond chant du coq, après avoir payé graſſement un ſi mauvais gîte. Le Maître du logis reçût mon argent avec une eſpéce d'extaſe, & c'étoit apparemment le premier qui étoit venu dans ſes mains. Nous fûmes regagner notre chemin, & notre marche fut ſi heureuſe, qu'à trois heures de Soleil nous nous trouvâmes à la vûë de l'Hermitage que je cherchois. Sa ſituation me parut très avantageuſe & même très agréable, en comparaiſon du Païs ſtérile & deſert qu'il faut traver-

ſer pour s'y rendre. Il eſt bâti ſur une petite hauteur où il y a un bouquet d'arbriſſeaux, qui couvrent de leurs branches une Fontaine d'où coule ſans ceſſe une eau vive & claire, qui arroſe un Valon fort riant. Je me ſentis friſſonner en aprochant de cet Hermitage, & ma fermeté naturelle, & tous les ſecours de ma raiſon ne me pûrent deffendre d'un petit ſaiſiſſement que je devois, ſans doute, à des préjugez aſſez mal fondez. Il ne dura guéres; & la préſence du Philoſophe le fit évanouïr. Nous n'étions pas éloignez plus de vingt pas de ſa porte, qu'elle s'ouvrit, & qu'il en ſortit un homme d'une taille énorme, & néanmoins aſſez reſſemblant au portrait que l'on m'en avoit fait. Il vint droit à moi ſans rabat, ſans chapeau, & couvert d'une longue ſaye, dont le tems avoit effacé la couleur. Je remarquai un air de joye ſur ſon viſage, ce qui me raſſura entiérement. En effet, il m'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe & d'empreſſement; & m'ayant pris la main, il dit, béni ſoit le Seigneur qui vous envoye viſiter le plus indigne de ſes

ſerviteurs ; je compte ce jour pour l'un des plus fortunez de ma vie, puis qu'il vous met devant mes yeux, vous qui êtes écrit en lettres d'or dans le Livre des Prédeſtinez, & qui, dans un âge plus avancé deviendra le plus zèlé Partiſan de toute la Sageſſe. Vous croyez, peut-être, mon fils, que votre Voyage n'a été entrepris que par un motif de curioſité, & votre propre cœur vous en répond ; mais deſabuſez-vous de l'un & de l'autre ; l'Eſprit du très Haut, qui agit en nous indépendamment de tout ce que nous y ſentons, en a été l'unique & ſecret Directeur. J'avance ces paroles ſur la foi de mon Génie qui vient de me l'aprendre, & qui ne me trompe jamais. Il m'a tiré d'une profonde méditation, où deux véritez importantes commençoient à luire à mon intelligence, pour m'informer de votre avénement, & de mille particularitez qui feront dans la ſuite les variations & le luſtre de votre deſtinée.

Pendant qu'il me diſoit des choſes ſi agréables, je conſidérois attentivement ſa figure, & pour n'en porter pas plus loin

loin la deſcription, il avoit un corps de Géant, la face très longue, les cheveux blancs & crêpus, les yeux noirs & pleins de feu, la bouche grande & garnie de toutes les dents; une barbe Capucinale, les ſourcils épais, les mains d'une longueur ſans pareille, & le teint frais & vermeil. Je vis tout cela d'un clin d'œil. Mais ce que j'y dois ajoûter, & ce qui me fit plus de plaiſir, c'eſt un parler gracieux & une phyſionomie ſi revenante, que je réſolus ſur le champ de lui donner mon eſtime & ma confiance.

Pour ne pas paroître incivil dans ce début, je lui rendis douceur pour douceur, louange pour louange, en lui témoignant que je m'eſtimois le plus heureux de tous les hommes, de pouvoir jouïr un moment de la converſation d'une Perſonne d'un auſſi grand mérite, & que l'allegreſſe que je commençois à reſſentir dans le fond de mon ame, étoit capable de me faire oublier toutes mes infortunes.

Le compliment nous mena juſqu'à ſon habitation, où j'entrai avec un reſpect, égal à celui que l'on porte au Sanc-

tuaire. C'étoit véritablement le domicile d'un Philoſophe, tout y étoit mal rangé & dans une négligence extrême, hors un Cabinet qui étoit à côté de ſa Chambre, où il enfermoit des bouteilles d'Eſſences, & des Poudres admirables. Mon valet me ſuivoit : il me pria de le faire retirer, & lors que je demandai azile pour mes proviſions ; il me dit en ſoûriant, vous apréhendez, ſans doute, mon fils, de faire mauvaiſe chére chez moi, vos précautions me le marquent aſſez ; laiſſez toutes ces viandes groſſiéres à vos domeſtiques ; j'ai des mets plus exquis à vous préſenter, & afin que vous n'en doutiez pas, & que le ſoin de vous ravitailler ne vous cauſe aucune diſtraction ; je vais vous délivrer pour quinze jours de tous les beſoins du corps. Il fut alors prendre dans ſon Cabinet une petite bouteille de je ne ſai quelle liqueur, dont il me diſtilla quelques goutes ſur la langue, qui m'ôtérent effectivement toute envie de manger, ſans que je m'aperçûs d'aucun dégoût ; ni d'aucune débilité. Voila, continua-t-il, un Elixir tout divin : j'en fis autrefois une bon-

bonne part au bon homme Cardan. Ce présent lui fut inutile par la sotise de son fils. Cet étourdi cassa la phiole où ce précieux trésor étoit enfermé, en la voulant déboucher.

Je ne jugeai pas à propos de lui demander ce secret, qui seroit d'un grand secours à un homme de guerre, sujet à manquer de tout dans certaines occasions. Je le pressai seulement de me faire part de ces véritez sublimes, qu'il commençoit à déveloper dans la méditation que son Génie avoit interrompuë en ma faveur, & j'ajoûtai à mes instances, une très humble priére de m'aprendre par quel moyen les Philosophes comme lui communiquoient si facilement avec leurs Génies; car, lui disje, il y a long tems que j'entends parler de ces Génies dans le monde, & qu'il y a une maniére de se les concilier, sans que je me sois pû persuader que Socrates & ses Disciples, y ayent réüssi, à moins que l'on ne veuille convenir, que ces grands hommes étoient de grands Magiciens, & qu'ils avoient de grands commerces avec l'Enfer.

Je vais, mon fils, repliqua-t-il, satisfaire

tisfaire pleinement votre curiosité. Ce matin, suivant ma coûtume, après avoir remercié le Dieu des lumiéres, de celle qu'il nous dispense par le ministére du Soleil, je me suis mis à déplorer le misérable sort des hommes, qui ont les yeux fermez sur la nature de leur Auteur, & entrant profondement dans l'éxamen des raisons qui peuvent les retirer de cet aveuglement inconcevable; j'ai compris qu'il n'y a rien de plus propre à produire cet effet salutaire, que de leur faire remarquer trois excellens caractéres qui sont gravez & imprimez dans le fond de leur être, & que toutes les choses ne sauroient effacer; savoir l'unité, la vérité & la bonté: ce sont-là trois choses qui n'en sont qu'une, & qui se trouvent également & sans interruption, dans tout ce qui est sorti des mains du Seigneur. Considérez-les bien, mon fils, & vous serez persuadé comme moi, que tous les êtres, de quelque espéce qu'ils soient, corps ou esprit, ne subsistent que par elles, & que leur absence, si elle étoit possible, emporteroit leur destruction entiére & leur

anéantissement. Mais pour vous le faire concevoir d'une maniére claire, appliquons cette régle générale à un cas particulier, & essayons de donner de la force à cette vérité par la maniére ordinaire dont on s'exprime aujourd'hui.

N'est-il pas vrai, que pour nous convaincre que l'or que l'on nous présente est effectivement de l'or, & non pas un autre métal; on nous dit simplement que c'est du bon or, du pur or, du vrai or, trois termes différens qui ne donnent qu'une même idée, savoir un or sans mélange, sans alliage, sans altération; de sorte qu'il est aisé de connoître, que l'unité, la vérité & la bonté, non seulement distinguent ce qui est or, de ce qui ne l'est pas; mais encore qu'elles établissent tout ce qu'il y a de réel & d'essentiel dans l'or, étant impossible d'y concevoir autre chose que ce qui fait que l'or est vrayement or; que pensez-vous de cette chose qui étant exprimée & énoncée diversement, se répand & se rencontre dans toutes, sans changement & sans diminution, si ce n'est que c'est

ce Dieu qui les a créez, qui les fait ſubſiſter, & qui veut être-tout dans ſes Ouvrages. Nos prédéceſſeurs l'avoient bien pénétré, & c'eſt ſur ce principe qu'ils diſoient ſi noblement, que Dieu eſt tout en toutes choſes, parce que hors de lui on ne trouve que le néant.

Mais, mon Pére, repliquai-je, ſouffrez que je mette ici en œuvre le peu de Philoſophie qu'il m'eſt reſté. Si Dieu eſt en toutes choſes, & qu'elles ne ſoient rien en elles-mêmes, c'eſt à dire, ſi Dieu eſt toute leur Eſſence & leur Réalité, comme vous ſemblez le ſoûtenir, n'eſt-ce pas confondre les créatures avec leur Créateur, & puis-je éviter de leur rendre les hommages que je lui dois, ſi je n'y découvre rien que lui; comment accordez-vous cela. Prenez garde, mon fils, à ce que vous dites, repartit-il, votre conſéquence n'eſt pas juſte, l'unité eſt tout ce qu'il y a de réel & d'eſſentiel dans les nombres, & néanmoins les nombres ne ſont pas l'unité, ils n'éxiſtent en effet que parce que l'unité ſe communique à eux ſans s'y confondre, & leur différence

ne

ne vient que de ce qu'elle s'y communique différemment. En voila aſſez ſur cette matiére, qui ſans doute vous paroît trop abſtraite & un peu miſtique, je l'abandonne à vos réfléxions, elles vous conduiront à des découvertes ſatisfaiſantes, & vous avouërez un jour, qu'au lieu de languir dans l'ignorance de notre Dieu, nous dévrions être convaincus par notre propre ſentiment, qu'il eſt impoſſible de venir à la connoiſſance de la créature, que par celle de ſon Créateur.

Je reviens maintenant à vos Génies, continua-t-il, & je vais eſſayer de vous ôter les préventions injuſtes que vous avez ſans doute, contre des eſprits dont nous recevons tant de bienfaits : je permets aux ames vulgaires de diaboliſer toutes choſes, & de mettre dans le ſein de l'Enfer le principe de tant de merveilleux effets qu'elles admirent, & qui leur ſont quelques fois ſi utiles. Mais pour vous que la ſageſſe poſſéde, ou va poſſéder, il ne faut pas que vous croyiez que les Démons qui ſont nos ennemis irréconciliables, veuillent travailler à nous faire du bien, ni que

dans les maux infinis qui rempliſſent tout leur ſentiment & toute leur attention, ils puiſſent vaquer à tous les éxercices biſarres qu'on leur ſupoſe avec ſi peu de raiſon, & qui ſont tous propres à nous les faire regarder plûtôt comme des Comédiens qui grimacent, & plaiſantent ſur le Théatre du monde, que comme des eſprits malheureux qu'une flame éternelle devore, & que la juſtice du Ciel renferme dans le puis de l'abîme.

Je ſuis perſuadé comme vous, lui dis-je, que le Diable n'eſt pas en état de ſe charger de tous les Rôles qu'on lui fait jouër ſur la terre, & que ſon malheur lui donne d'autres occupations que celles d'arranger des images, ou de rafraîchir des traces dans notre tête, pour ſalir notre imagination. Mais vous voulez bien, mon Pére, que je me conforme à notre ſainte Religion, & à la croyance de l'Egliſe, qui le regarde comme un chien que Dieu a lié & tient à l'attache, & qu'il lâche quelque fois pour nous faire ſentir notre foibleſſe, ou pour punir nos infidélitez. Je conſens, reprit-il, que vous le regardiez

gardiez comme un puniſſeur, & un Miniſtre de la Juſtice du très Haut, & non pas comme un guide & un Bienfaiſteur, car ce ſont-là des tîtres & des qualitez qui le diſtinguent entiérement des Génies, de qui nous ne devons attendre que des conſeils utiles, des inſtructions ſolides & des ſervices eſſentiels.

Si cette race eſt ſi bien-faiſante, interrompis-je, d'où vient, mon Pére, que les premiers Chrêtiens ſe laiſſoient immoler plûtôt que de jurer par le Génie des Empereurs. C'eſt, repliqua-t-il, parce qu'il n'eſt pas permis à une créature de jurer par une autre créature, & parce que d'ailleurs une erreur commune leur faiſoit ſuppoſer que ces Génies étoient des Démons; ſi ce ne ſont pas des Démons comme vous le prétendez, ajoûtai-je, & qu'ils ſoient véritablement occupez à nous inſtruire & à nous diriger; ne laiſſez-vous pas dans l'inaction cette multitude d'Anges auxquels on nous aſſure que le Seigneur a confié le ſoin de notre conduite; non, dit-il, leur deſtination & leurs Emplois ſont tous differens. Les An-

ges ne nous dirigent que dans l'ordre de la grace, & pour nous acheminer à joüir du fruit de la Rédemption. Mais les Génies qui ſont auſſi des Anges, & des Anges heureux, ſe rendent nos Directeurs aſſidus & vigilans dans l'ordre naturel & dans la Politique. Chaque homme a le ſien dans quelque état qu'il puiſſe être, & la vigilance de ces Guides fidèles s'étend généralement ſur tout ce qui a raport à notre vie, à notre ſanté, à notre fortune, & à notre honneur. Si l'on panche à nous aimer, ſi l'on prend parti pour nous dès la premiére vûë, ſi l'on nous favoriſe dans un Procès, ſi l'on nous fait des libéralitez inopinées, ſi l'on nous aplaudit dans les converſations, ſi nous preſſentons les embuches qu'on nous dreſſe & les dangers qui nous menacent, ſi nous réüſſiſſons dans la guerre, dans le Négoce, dans les Arts; c'eſt aux Génies que nous ſommes preſque toûjours redevables de ces avantages, & c'eſt eux qui nous procurent ces bonheurs; je dis bien plus, ce n'eſt que chez eux qu'il faut chercher la clef de ce je ne ſai quoi qui plaît

plaît & qui engage, qui forme ce qu'on apelle ſympathie & raport naturel, & qui vient ſi peu de la nature, qu'à éxaminer de près le fond ſur lequel il eſt appuyé, c'eſt à dire l'humeur, le tempérament, la figure du corps & le caractére de l'eſprit, il ne dévroit produire que des oppoſitions & des contrariétez.

Voila de beaux principes, mon Pére, lui dis-je, la queſtion & la difficulté, eſt de les prouver. Ne croyez pas, reprit-il, que cela m'embaraſſe, j'ai toutes les Hiſtoires du monde pour garans de ce que j'avance; Auguſte n'auroit-il pas été égorgé dans la Macedoine, ſi ſon Génie n'eut pas averti ſon Médecin de le faire changer de place, tout malade qu'il étoit dans ſon Camp; cet avertiſſement le déroba à la fureur des ſoldats de Brutus, qui pénétrérent juſqu'à ſa tente d'où il venoit de ſortir, & firent main-baſſe ſur tout ce qu'ils y rencontrérent. Mais Brutus lui-même ſe fut-il ôté la vie avec tant de Réſolution & de fermeté, ſi ſon Génie ne l'eût pas préparé à cet Acte tragique la veille de ſa mort. Je vous parle là de

deux illustres Romains qui étoient bien persuadez que leur République devoit sa gloire & ses prospéritez à la conduite du Génie qui prenoit soin de sa fortune.

Cela est bien, repartis-je ; mais pourquoi voit-on tant de gens haïs & malheureux, qui ne trouvent pas une pierre dans leur chemin, qui ne soit pour eux une pierre d'achopement & de scandale. Que fait leur Génie, est-il endormi ? Ne vous trompez pas, mon fils, il est des Génies, comme des graces ordinaires, qui opérent dans les ames selon les dispositions qu'elles rencontrent, remuant les cœurs faciles, ébranlant à peine les endurcis, & se taisant en quelque sorte à l'égard de ceux, dans lesquels le poids de leurs iniquitez a étouffé la voix des remords. Les Génies font quelque chose de semblable, quand le sort de leur ministére les lie a une belle ame, à un naturel pliant, ils travaillent avec une application infatigable à lui attirer toutes sortes de biens ; mais il n'y a rien qui les décourage tant que d'être réduits avec des ames dures, grossiéres, farou-

ches & rebelles à tous leurs mouvemens. L'inutilité de leurs ſoins les rebute & les oblige de ſe retirer pour un tems. C'eſt pour cela que quoi qu'il y ait des Génies pour toutes ſortes de gens, & que l'antiquité en convienne, le Peuple ne s'en eſt jamais aperçû, parce que ſa brutalité eſt un obſtacle à leur communication, & que ſe rendant inacceſſible à leurs inſpirations & à leurs conſeils, il leur convient de s'éloigner & de l'abandonner à ſon mauvais ſens.

Il eſt vrai, lui dis-je, que l'Hiſtoire n'en parle guére, & que l'opinion commune eſt, que les Génies ne ſont que pour les grands Hommes. Ils ſont pour tous, reprit-il, & leur nombre eſt ſi conſidérable & ſi vaſte, que la Providence du très Haut en deſtine ſouvent deux à la même perſonne quand elle ſe trouve élevée à un grand rang. Les Génies compoſent une illuſtre République qui renferme pluſieurs Claſſes, & qui s'entretient par une ſubordination admirable; les Supérieurs ayant une authorité abſoluë ſur ſes inférieurs, & ceux-ci ſe portant

tant de leur gré à remplir diligemment les projets & les volontez des autres ; dont ils deviennent très souvent les Ministres. Il y a des Génies pour les Empires, pour les Royaumes ; pour les Provinces, pour les Villes ; & pour tous ceux qui les habitent. Il faut être imbu de ce systême ; si on veut démêler une infinité d'effets qui surprennent le monde ; & dont les causes lui sont cachées. Les uns les établissent dans le Ciel, les autres sur la terre, les autres dans les personnes mêmes qui recueillent le fruit de ces merveilles. Mais ils se trompent tous, parce qu'ils les cherchent où elles ne sont pas, & que leur pensée ne tombant jamais sur les Génies qui les produisent, ils s'écartent toûjours de leur but. Profitez, mon fils, des découvertes que je vous fais ; ne soyez pas la dupe d'une erreur populaire : & loin de vous perdre, avec tant d'autres, dans les chiméres qu'on donne pour principe de ces liaisons secrettes qui se forment dès la premiére vûë, & qui durent souvent jusqu'au dernier soûpir ; malgré le peu d'assortissement qu'on remarque dans les

sujets

ſujets qu'elles uniſſent. Rendez à Céſar ce qui apartient à Céſar, & faites honneur aux Génies de leur Ouvrage, puis qu'ils en ſont les ſeuls artiſans. Si Theduti eſt ſi bien obéï, ſi Philandre a des amis ſi conſidérables, ſi Dimaque conſerve ſes Emplois importans malgré ſes envieux; ſi Oronte a des ſucceſſions inopinées, & qu'il gagne tous ſes procès, c'eſt un bonheur qu'ils doivent au ménagement de leurs Génies, qui ſe trouvent à la tête de leur Claſſe, agiſſant intérieurement pour eux, & font agir de même les Génies de leur dépendance, pour plier en leur faveur les perſonnes qui ſe trouvent commiſes à leur garde & à leur vigilance. Vous me direz que les grands Hommes ont un mérite & des qualitez à les faire diſtinguer & réüſſir par tout. Il eſt vrai; mais combien de gens avec des talens extraordinaires, ne laiſſent pas de languir toute leur vie dans l'infortune & dans l'oubli. Je ne veux pas entrer dans un détail ennuyeux pour vous rendre cette vérité ſenſible, le Commerce de la Cour & du grand Monde vous a ſans doute préſenté là-

dessus plus d'éxemples & de preuves que je ne vous en pourois fournir. La chose que je vous demande, c'est de repasser dans votre mémoire tant d'unions si bisarres que vous y avez remarqué, sans que l'on puisse s'imaginer, que ce soit en vertu d'un prétendu raport naturel des beaux Hommes liez avec de laides Femmes; des gens polis avec des personnes grossiéres; des Maris paisibles avec des Femmes turbulentes. En un mot, la bile attachée au phlegme, & le sang à la pituite; d'où naissent des inclinations si mal assorties? Et où est la source de ces panchans si disproportionnez; la raporterez-vous au même tempérament, à la même humeur, au même teint, au même caractére d'esprit: mais il n'y a rien de plus dissemblable, comme je le supose, & que vous le voyez. L'attribuërez-vous au caprice, à l'aveuglement qui suit le bandeau de l'amour; mais ce n'est rien dire, c'est donner l'effet pour la cause; & pour preuve, ce qui est en question. Direz-vous, que ces couples-là sont marquez au même coin, qu'ils sont nez

sous

la même conſtellation, & qu'ils participent aux mêmes influences ? Mais c'eſt-là du jargon. Il y a long tems que nous ſommes revenus de l'illuſion de nos Péres, & que nous ſavons que les Aſtres & les Etoiles ne peuvent rien ſur nos cœurs. Renoncez, mon fils, à tous ces faux préjugez ; laiſſez là ce miſtérieux je ne ſai quoi. Cette chimérique ſympathie, que l'on veut folement qui ſoit la cauſe & la mére de ces amours ſubits, de ces affections impénétrables. Et puis que la ſource ne s'en découvre ni dans le corps, ni dans l'eſprit, & qu'elle n'y eſt point effectivement ; élevez-vous juſqu'à ces bienheureux Génies, que le Seigneur a préparez pour les gouverner, c'eſt-là que vous la trouverez. Je ne crois pas que vous leur donniez le pouvoir que nos Caſuiſtes donnent au Diable ſur nous ; ils lui permettent d'entrer familiérement dans nos têtes, d'y agiter comme il lui plaît le ſang & les eſprits, d'arranger à ſa fantaiſie les Images que les ſens y ont introduits, de parcourir les traces de notre cerveau ; & enfin, de remuer à ſon gré tous les reſ-

ſorts de la machine. Or comme c'eſt par l'impreſſion que notre ame reçoit de ces troubles & de ces mouvemens différens, qu'elle eſt déterminée à former telle ou telle penſée, ou de l'enflamer de telle ou de telle paſſion, il eſt aiſé de comprendre que les génies qui veillent ſur nous, & dont l'autorité qu'ils y éxercent eſt incomparablement plus grande que celle des démons, peuvent tourner nos eſprits aux choſes qu'ils nous jugent utiles. Il eſt vrai même que pour y réüſſir, ils s'aident ſouvent de la dextérité des autres Génies, avec leſquels ils ont des relations plus particuliéres, & c'eſt par cet endroit que les perſonnes mal aſſorties, comme celles dont nous venons de parler, ſe trouvent inopinément & réciproquement liées enſemble, ſans en pouvoir rendre de raiſon à elles-mêmes. Auſſi quand les plis reçûs viennent à s'aplanir par le tems, ou parce que leur Génie ne prend plus d'intérêt à les conſerver, ils apperçoivent alors avec étonnement l'irrégularité & la folie de leur chois.

Ne croyez pas, mon fils, que le ſe-

cours mutuel que les Génies se prêtent soit imaginaire. Vous n'avez qu'à lire l'Histoire de Daniel pour être convaincu de la réalité. L'Ange qui lui parle dans le dixiéme Chapitre, & qui pouvoit être le Génie des Hébreux, avouë que le Génie des Perses lui a résisté vingt-un jours; mais qu'ayant appellé Michel à son secours, cet Archange avoit surmonté sa résistance par authorité, ou par raison, en lui faisant, sans doute entendre, que la résidence que l'Ange, pour lequel il prenoit parti, souhaitoit faire auprès du Roi Persan, & les inspirations qu'il vouloit lui donner en faveur d'Israël, ne seroient nullement préjudiciables à la gloire & aux intérêts de son Etat.

En effet, mon Pére, interrompis-je, l'Ecriture nous apprend, que cet Ange resta depuis sans trouble auprès de la Personne de ce Prince; mais, ajoûtai-je, puis que les Génies s'entr'aident, & qu'ils ont des relations & des liaisons particuliéres les uns avec les autres, oserois-je me flater que le mien, qui est sans doute inférieur au votre, est dans quelque intelligence avec lui,

& que c'eſt leur union qui m'a procuré tout l'accueil que je reçois dans cette heureuſe journée, & que j'avouë que je n'ai jamais mérité. Comptez-le pour ſûr, me répondit-il, c'eſt votre Génie qui vous a conduit ici, & qui a ménagé ce fonds de curioſité que vous avez naturellement, pour vous inſpirer celle d'entreprendre un petit voyage, qu'il vous importoit de faire, pour des raiſons qui vous regardent bien plus que moi, & que vous connoîtrez avec le tems. Il a concerté toutes vos démarches avec le mien qui m'en a informé éxactement, & qui, à votre arrivée, m'eſt venu arracher à mes penſées profondes, & m'a fait aller au devant de vous pour vous recevoir avec plus de courtoiſie.

Mais, mon Pére, interrompis-je, ſi Mrs. les Génies ont un empire ſi abſolu ſur l'eſprit & ſur le cœur des hommes, qu'ils peuvent les tourner du ſens qu'il leur plaît, comment ſauverez-vous notre liberté? Comment je la ſauverai, reprit-il, hé! quelle violence nous faiton quand on ne nous porte point au mal, & que l'on nous fait agir avec inclination

clination & avec plaiſir. Nos libertez ſont-elles bleſſées, parce que le très Haut voulant remplir le plan de ſes deſſeins éternels, & empêcher les méchans de troubler l'ordre qu'il a établi dans ce bas monde, ſe rend en quelque ſorte l'Econome & le frein de leur malice, dont il ménage ſi-bien les uſages, qu'il les tourne toûjours à ſa gloire & à l'avantage de ſes Elûs.

Il y a une Providence, continua-t-il, pour les perſonnes laides, & comme le Ciel ne veut pas que l'eſpéce ſouffre de leur inutilité, leurs Génies ſont chargez du ſoin de leur établiſſement, & certainement ils s'en aquittent d'ordinaire avec un ſuccès qui ſurpaſſe même l'eſpérance des intéreſſez. Votre penſée, lui dis-je, revient à celle d'un de mes Amis, qui ſoûtenoit plaiſamment, que la concupiſcence étoit entrée dans le monde en faveur des laides. Car, diſoit-il, ſi les hommes étoient toûjours de ſens froid, & que la paſſion & le feu ne leur troublaſſent pas la vûë, ces pauvres malheureuſes courroient riſque de porter leur ſolitude juſqu'au tombeau. Il di-

ſoit tout cela pour badiner, & vous badinez auſſi ſans doute, dans ce que vous dites ſur le même ſujet. Cependant, à parler ſérieuſement, il faut convenir qu'il y a une Puiſſance ſecrette qui enchaîne les cœurs, & qui fait que chacun trouve ſa chacune, ſuivant le Proverbe populaire. Je crois même que ſi on faiſoit une liſte des filles qui reſtent ſans établiſſement, on trouveroit que le nombre des belles ſurpaſſeroit de beaucoup celui des laides, ſoit parce que celles-ci ont preſque toûjours plus d'eſprit, ou parce qu'elles s'aident davantage, ou enfin, parce que la Providence & vos Génies ſe rangent de leur parti.

Il eſt certain, reprit-il, que le ſecours des Génies met un grand contrepoids aux diſgraces de la nature, & que c'eſt lui qui a fait valoir tant de grands Hommes, dont le corps affreux & contrefait, eût bleſſé tous les yeux qui ſe feroient ouverts ſur leur figure, ſans certain éclat inexplicable que ſes Génies répandoient dans toutes leurs Perſonnes, & qui les rendoit agréables par tout. Vous croyez donc, mon

Pére, interrompis-je, Qu'Eſope, Socrate, Ligurgue, & tant d'autres, devoient une partie de leur mérite & de leur élévation à l'habileté de leur Génie? Oui, mon Fils, continua-t-il, je ſuis perſuadé que le commerce de ces Génies avec leſquels ils traitoient ſi facilement, & qui ne les abandonnoient jamais, a fait plus de la moitié de leur ſageſſe & de leur réputation, & qu'ils lui étoient entiérement redevables de ces airs grands & ſupérieurs, de cet aſcendant inſurmontable qui entraînoit toutes les imaginations, qui impoſoit à tous les Peuples, & qui faiſoit recevoir toutes leurs paroles comme autant d'oracles.

C'eſt grand dommage, lui dis-je, que les hommes d'aujourd'hui ſe ſoient rendus indignes de leur familiarité; je compte ce malheur parmi leurs plus grandes diſgraces, & il me ſemble qu'ils devroient mettre toute pierre en œuvre pour ſe reprendre avec eux.

Nous ne ſommes pas brouillez ſi univerſellement que vous le penſez, repliqua-t-il, tous les jours ils conférent encore à découvert avec les Philo-

ſophes, & s'ils ne communiquent avec les autres que pendant le ſommeil, c'eſt pour les punir de les avoir pris pour des Démons. On a tort, repartis-je, de les confondre avec le Diable; il eſt pourtant difficile de s'en abſtenir, & moi-même qui ai l'honneur de vous parler, & qui me pique de ne pas donner aiſément dans ces erreurs communes, qui préocupent tant de gens, je me ſens porté à leur faire cette injuſtice, & je crois que je la commettrois, ſi l'extrême déférence que j'ai pour tous vos ſentimens, ne me retenoit ſur cette pente. C'eſt pourquoi je vous conjure, mon Pére, de ne pas éxercer ma foi plus long tems, de peur qu'elle ne ſuccombe ſous le poids de ces grandes épreuves. Vous m'avez dit des choſes très belles & très ſublimes; mais elles ſubſiſtent ſur des principes auxquels mon eſprit eſt ſi peu accoûtumé, & qui lui paroiſſent ſi nouveaux, qu'ils n'y reſteront pas un moment, ſi vous ne les y arrêtez par des endroits plus ſenſibles. Hé bien, dit-il, il faut vous contenter. Les éxemples & les faits nous perſuadent ſouvent mieux que les rai-

raiſonnemens les plus ſolides. Je vais vous en donner de ſi conſtans & de ſi avérez, ſur toutes les eſpéces de biens que nous recevons de nos Génies, que vous ſerez le plus opiniâtre de tous les hommes ſi vous ne vous rendez pas. Puis que vous avez cette complaiſance pour moi, repris-je, permettez-moi de vous faire ſouvenir que vous avez dit, que nos Génies forment en nous ces inclinations prévenantes que l'on attribuë à la ſympathie, qu'ils nous ſecourent dans nos maladies, qu'ils nous précautionnent contre les dangers, qu'ils nous découvrent par des preſſentimens ſecrets, & que ſouvent notre fortune, nos établiſſemens, notre réputation & nos clartez ſont leurs ouvrages, & des effets de leur bien-veillance. Je vous entends, repliqua-t-il, vous voulez des faits qui confirment tout cela, & c'eſt ce que je me propoſe de faire, pour ne vous laiſſer aucun doute, ni aucun ſcrupule ſur cette matiére.

Commençons donc par ces affections ſubites qui ſe découvrent dès la premiére vûë; ces inclinations inopinées que l'on prétend être l'effet de certaine ſympathie,

pathie, & de certains raports qu'on appelle naturels, &c. qui le sont aussi peu que l'amour auquel on donne ce nom. Ah, mon Pére, lui dis-je, permettez que je vous arrête-là; quoi! vous débatisez ainsi cet amour qui naît avec nous; qui s'explique en nous dans mille occasions, & que les péres & leurs enfans, les maris & leurs Epouses reconnoissent qu'ils tiennent de la nature. Oui, mon Fils, reprit-il, je lui ôte un nom qu'il usurpe sans droit & sans fondement. Cet amour n'est qu'un amour de reconnoissance qui se forme par le tems & par la raison. L'habitude de vivre avec certaines gens qui nous nourrissent, nous élévent, nous instruisent, nous carressent & nous destinent tout leur bien, fait des impressions dans notre esprit & dans notre cœur, qui leur attirent notre tendresse & notre gratitude. La nature n'a aucune part à tout cela: si elle y en avoit le moins du monde, comme elle est intelligente & uniforme, on ne prendroit pas si souvent le change, & on ne verroit pas tant d'enfans qui pleurent leur pére qui est encore en vie,

pen-

pendant qu'ils perſécutent & haïſſent celui à qui ils doivent très certainement le jour. Cette preuve m'a toûjours paru de bon alloi. Un de vos plus grands Auteurs la trouvoit inconteſtable, & je m'y veux tenir comme lui.

Retournons à préſent au panchant ſecret qui ſe fait reſſentir dès la premiére vûë, & qui eſt cauſe qu'une perſonne étrangére, & dont le nom nous eſt inconnu, nous plaît ſoudainement, & que nous nous déclarons pour elle, au préjudice même de celles auxquelles le ſang nous unit, ou que nous avons pratiquées pendant pluſieurs années. On n'a jamais pû rendre raiſon de ce mouvement ſubit de notre cœur, qui nous intéreſſe ſi fort pour un nouveau venu, que nous reſſentons ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune, ſes gains & ſes pertes, comme les notres propres.

Je vous ai déja dit que cet intéreſſement d'une perſonne pour une autre, ou de toutes les deux enſemble, ſe doit raporter à la liaiſon ou à la ſubordination de leurs Génies, qui de concert,

ou l'un par l'ordre de l'autre, creuse dans leur ame cette pente secrette qui ne manque jamais de se manifester à la présence de l'objet déterminé. Ce panchant qui se forme en nous, par les plis & les traces que notre Génie imprime dans notre cerveau, y demeure presque toûjours enfermé comme dans son Génie, tant que l'objet ne paroît pas; je dis presque toûjours, car il arrive quelque fois qu'il ne laisse pas de s'y déveloper malgré l'absence, c'est ce que vous allez voir dans une Avanture qui, dans les tems passez, a fait l'admiration de toute l'Asie.

Odatis, fille unique d'Omartes, la Princesse la plus aimable de l'Orient, étoit nubile. Le Roi son Pére qui songeoit tout de bon à la marier, lui promit qu'il ne violenteroit jamais son inclination, & qu'elle disposeroit de son cœur & de sa destinée. Pour lui tenir parole, il fit répandre des billets par toute l'Asie, pour avertir ceux qui pouvoient prétendre à cet illustre mariage, de se rendre au premier jour de Janvier dans sa Capitale, parce qu'il reconnoîtroit pour son Successeur & pour

pour ſon Gendre celui que ſa Fille choiſiroit pour ſon Epoux. Voila bien des Princes en mouvement, & principalement ceux qui étoient les plus voiſins des Etats d'Omartes, à cauſe de la bienſeance. Hiſtape, Roi des Médes, avoit un Frére nommé Zariadrer, qui étoit, ſans contredit, le Prince le plus accompli de ſon tems. Son Génie, qui veilloit à ſa fortune, réſolut de lui faire donner cette Couronne avec la plus charmante de toutes les Epouſes. Comme il ſe trouvoit de la même Claſſe que celui d'Odatis, & qu'ils étoient dans une union parfaite, il le fit entrer aiſément dans ſon deſſein; ils prirent enſemble des meſures pour l'exécuter, & ils les prirent ſi juſtes, que dans une même nuit & dans la même heure, l'un ſe préſenta durant le ſommeil à Odatis, ſous la figure de Zariadrer, & l'autre à Zariadrer ſous celle d'Odatis. L'Image que l'aparition de ces Génies traveſtis laiſſa dans leur imagination, fit une bleſſure ſi profonde dans leur cœur, qu'ils ne pouvoient plus vivre ſans penſer l'un à l'autre. La déclaration d'Omartes inquiétoit la

Princeſſe ſa Fille ; Elle apréhendoit plus que la mort que Zariadrer, qui étoit éloigné d'elle de plus de deux cens lieuës, manquât au rendez-vous, faute d'avis. Dans cette crainte ſi juſte, Elle dépêcha un homme de confiance pour l'informer de ſes vœux, & le preſſer de hâter ſa marche. Son Génie l'avoit déja inſtruit de tout dans une ſeconde apparition. Le Courier le trouva parti, & le joignit en chemin. Zariadrer ouvrit la Lettre qu'il lui portoit de la part de la Princeſſe, & il la lût avec tous les tranſports qu'on peut imaginer. Ce qui l'embaraſſa un peu & diminua ſa joye, c'eſt qu'Odatis lui marquoit, que quoi que le Roi ſon Pére eut toutes les complaiſances pour Elle, & qu'il ſe fut engagé à la laiſſer décider du ſort de ſon cœur, Elle s'appercevoit bien qu'il auroit quelque peine de la voir marier à un Etranger. Malgré cette douloureuſe circonſtance, il ne laiſſa pas de pourſuivre ſa route, & il eſpéra que ſon amour qui tenoit du merveilleux, triompheroit de tous les obſtacles qu'on opposeroit à ſes déſirs. Le jour préfix
par

par les billets étant arrivé, les Princes avertis ſe rendirent dans la grande Sale du Palais d'Omartes, au bout de laquelle on avoit élevé une eſpéce de Théatre d'où l'on pouvoit diſtinguer tous les Aſſiſtans. Le Roi y fit monter ſa Fille & la ſuivit. Il avoit dreſſé le Cérémonial de la déclaration de ſon choix, c'étoit de boire d'une liqueur exquiſe dont on avoit rempli une Coupe d'or, & d'en faire part enſuite à celui qu'elle choiſiroit pour ſon Epoux. Odatis tint long tems la Coupe entre ſes mains ſans l'aprocher de ſes lévres. Elle portoit de tous côtez ſes regards inquiets, pour voir ſi Elle ne découvriroit pas Zariadrer. Il parut dans ce moment d'inquiétude, & ayant percé la foule, il fut mettre aux pieds de la Princeſſe le charmant Original, dont la ſeule copie avoit allumé dans ſon ame une ſi belle & ſi conſtante ardeur. Odatis le releva, & ayant bû, ſans plus héſiter, dans la Coupe Nuptiale, Elle la préſenta à Zariadrer. Ce coup imprévû étourdit toute l'Aſſemblée des Prétendans, & dans leur étonnement ils firent un cer-

cle autour d'Omartes pour exhaler leurs plaintes & leurs murmures. Les deux Epoux profitérent de ce tumulte, ils sortirent du Palais & furent monter hors des portes de la Ville dans le Chariot qui avoit amené Zaradrer, & qu'il y avoit fait rester exprès. De-là ils tirérent diligemment, vers la Mer Caspienne, où étoient les Etats d'Histaspe, où ils vécurent dans une union si douce & si parfaite, qu'elle a servi depuis de modèle à tous les Mariages heureux.

Voila, mon Pére, lui dis-je, une jolie Histoire, si elle étoit véritable. Comme vous l'avez puisée dans l'antiquité fabuleuse, je ne vous saurois dissimuler qu'elle m'est un peu suspecte. Elle ne vous peut l'être, repartit-il, ou vous devez douter de toutes choses; car il n'y en a jamais eu de plus authorisée que celle-là. Il a été un tems que les Asiatiques l'avoient dépeinte dans leurs Temples, & dans leurs Maisons; leurs Poëtes & leurs Bergers en faisoient le sujet de leurs Vers & de leurs Chansons; & c'étoit comme une espéce de bonheur dans une

une Famille, lors qu'un enfant y portoit le nom d'Odatis ou de Zoriadrer. Mais je vois bien ce que c'eſt, vous aimez les Hiſtoires récentes, il faut vous ſatisfaire.

Loin donc de vous accabler d'éxemples & de faits, que les Grecs & les Latins me fourniſſent, & de les armer contre vous pour vaincre votre incrédulité; j'oublie, en votre faveur, tout ce qu'ils ont écrit des Génies, leurs apparitions à leurs grands Hommes, leurs communications avec leurs Philoſophes, tant d'avertiſſemens, d'inſtructions & de conſeils donnez; tant de bienfaits départis, tant de bonheurs ou de malheurs annoncez, tant de dangers & de maux prévenus, tant de menaces faites, tant d'indignations marquées, tant de guériſons miraculeuſes ſuggérées; & enfin, tant d'autres choſes ſi utiles & ſi éclatantes, qu'il ne faut rien croire, ſi on prétend qu'ils nous ont impoſé. Loin, dis-je, de me prévaloir contre vous de ces merveilles ſi conſtantes & ſi vrayes, & dont j'ai de ſi bons & de ſi illuſtres garants; je vous permets de mépriſer

ce que l'on nous raconte d'Aléxandre; ſavoir que ſon Génie déguiſé ſous la forme d'un ſerpent, lui découvrit en ſonge une ſimple propre à guérir la bleſſure mortelle de Ptolomée, le plus brave & peut-être le plus néceſſaire de ſes Lieutenans. Il avoit le bras percé d'un coup de fléche empoiſonnée, & il auroit péri ſans doute ſans ce remé-de ſpécifique, qui lui conſerva une vie ſi chére à ſon Général. Je ne vous ſaurai pas mauvais gré non plus, ſi vous comptez pour rien ce que l'Empereur Antonin nous dit de lui-même; il nous aſſure qu'étant ſujet à de fréquens vertiges, & à de grands vomiſſemens de ſang, il fut délivré de ces deux infirmitez, par une opiatte qui lui fut inſpirée pendant le ſommeil. En un mot, mon Fils, vous pouvez regarder ces narrations, & mille autres que je ſuprime, comme des antiquailles & des illuſions des premiers tems. Mais puis que les Auteurs qui aprochent le plus de nous, ſont ceux qui ſans doute méritent votre créance, vous ne la refuſerez pas à ce que Marcile Ficin écrit du célébre Avenzoar. Il dit que ce

ce Médecin Arabe, ſouffrit cruellement d'une fluxion ſur les yeux, & qu'un autre Médecin de ſes Amis qui étoit mort depuis deux ans, lui aparut la nuit, & lui aprit à faire un collyre dont l'aplication le guérit parfaitement. Je ne penſe pas, mon Fils, que vous ſoyez d'humeur à croire que les morts reviennent, ni qu'une ombre qui n'eſt rien, s'habille en Pharmacopole pour rendre de pareils offices. Ce fut auſſi le Génie d'Avenzoar ou de ſon Ami deffunt, qui voulut faire revivre par cette guériſon, les témoignages d'une amitié qui leur avoit été ſi chére, & dont il avoit, peut-être, été le principal artiſan & le ſecret Entremetteur. C'étoit un ſentiment commun à toutes les Nations, & même à celle des Juifs qui ſe diſtinguoient de toutes les autres, que les aparitions des morts & des vivans abſens, ſe faiſoient toutes par le Miniſtére des Génies. Quand Saint Pierre, délivré de ſa priſon, vint heurter à la porte de Marie, Mére de Jean; ceux du logis, à qui la jeune Rode, qui l'avoit reconnu à ſa parole, annonça ſa préſen-

ce, & ſon évaſion, s'écriérent tout d'une voix, ce n'eſt pas lui, c'eſt ſon Ange. La Judée donnoit alors ce nom-là aux Génies; mais depuis les Docteurs, pour une plus grande diſtinction, ne l'ont attribué qu'aux eſprits qui apparoiſſent pour le très Haut & le repréſentent. Saint Auguſtin, & quelques autres Péres ont ſuivi cette maxime, & ils mettent toûjours les Anges à la place du Seigneur, lors qu'il ſe montre, ou qu'il parle aux Saints Patriarches.

Je ne ſai que vous dire là-deſſus, interrompis-je, j'admire vos Génies guériſſeurs, & j'attends que vous me parliez des Génies inſtruiſans. Je ſuis à vous, repliqua-t-il, & je veux même ménager votre averſion pour l'antiquité, & pour ce qui a l'air étranger. Alors continuant le diſcours, il me demanda ſi je recevois l'authorité de Saint Auguſtin. Ah! mon Pére, m'écriai-je, elle eſt en vénération dans tout le monde Chrétien, & il faudroit y être bien neuf pour la rejetter. Hé bien, mon Fils, reprit-il, ce Docteur ſi profond, ſi vénérable, & que vous regar-

dez,

dez, avec raiſon, comme une des plus grandes lumiéres de l'Egliſe, nous aſſure dans un de ſes Livres, que le Déclamateur Eulogius avoit ſué pluſieurs jours inutilement, pour entendre un paſſage de Cicéron; mais que dans le tems qu'il deſeſpéroit le plus d'en découvrir le véritable ſens, il lui aparut pendant le ſommeil, & lui en donna une parfaite intelligence. Ne vous imaginez pas que Saint Auguſtin quîtât ſon lit, pour comparoître devant celui d'Eulogius, car il avouë lui-même, que cette Comédie fut jouée ſans ſa participation, & en ſon abſence, auſſi n'y avoit-il point eu d'autre Acteur que ſon Génie, qui avoit voulu tirer de peine & d'embaras ce pauvre Rétheur, pour lequel Saint Auguſtin avoit quelqu'eſtime. Cardan le Fils ne dit-il pas quelque part, que ſon Pére avoit de longues & fréquentes converſations avec ſon Génie, & que c'eſt-là où il aprit ce qu'il ſavoit de meilleur & de plus ſublime? Il ajoûte, ce me ſemble, dans le même endroit, qu'un Philoſophe Italien, qu'il nomme, & dont je ne me ſouviens pas, devoit la meilleu-

re partie de ſa Science à la communication des eſprits. Mais, mon Fils, voici quelque choſe de plus moderne, & qui eſt connu dans tout votre Païs. Je vous l'allégue avec d'autant plus de plaiſir, que je ſuis perſuadé, que les Hiſtoires étrangéres, dont j'ai bonne proviſion, vous ſeroient beaucoup moins agréables.

Un Savant de Dijon s'étoit fatigué tout le long du jour ſur un endroit eſſentiel d'un Poëte Grec, ſans y pouvoir rien comprendre. Rebuté & faché de l'inutilité de ſa longue application, il ſe couche, ſon chagrin l'endort; & comme il eſt dans le fort du ſommeil, ſon Génie le tranſporte en eſprit à Stokholm, l'introduit dans le Palais de la Reine Chriſtine, le conduit dans ſa Bibliothéque, il ſuit des yeux tous les Livres, & les regarde. Etant tombé ſur un petit volume, dont le tître lui paroît nouveau, il l'ouvre, & après avoir feuilleté dix ou douze pages, il y apperçoit dix Vers Grecs, dont la lecture léve entiérement la difficulté qui l'a ſi long tems occupé. La joye qu'il reſſent à cette découverte

verte l'éveille, ſon imagination eſt ſi remplie de cette Poëſie Grecque, qu'elle lui revient, & qu'il la répéte ſans ceſſe; il ne veut pas l'oublier, & pour cela il bat le fuſil, & avec le ſecours de ſa plume, il s'en décharge ſur le papier; après quoi il tâche de ratraper ſon ſommeil. Le lendemain à ſon lever, il réfléchit ſur ſon Avanture nocturne, & la trouvant des plus extraordinaires dans toutes ſes circonſtances, il ſe réſout de la ſuivre juſqu'au bout. Mr. Deſcartes étoit alors en Suéde auprès de la Reine, qui aprenoit ſa belle Philoſophie. Il le connoiſſoit de réputation; mais il avoit plus de liaiſon avec Mr. Chanut, qui y étoit Ambaſſadeur pour la France. C'eſt à lui qu'il s'adreſſa pour faire rendre une de ſes Lettres à Mr. Deſcartes, & pour l'engager à lui répondre. Il le ſuplia de lui marquer préciſément ſi la Bibliothéque de la Reine, ſon Palais, & la Ville de Stokholm, ſont ſituez de telle maniére; ſi dans une des Tablettes de cette Bibliothéque, & qui eſt dans le fonds, il y a un Livre de tel volume, de telle couverture, & avec

tel títre ſur la tranche : & enfin, ſi dans ce Livre qu'il le conjure de lire éxactement pour l'amour de lui, encas qu'il s'y trouve, il n'y a pas dix Vers Grecs tout ſemblables à ceux qu'il a mis au bas de ſa Lettre.

Mr. Deſcartes qui étoit d'une civilité ſans pareille, ſatisfit bien-tôt notre Savant; il lui répondit, que le plus habile Ingénieur n'auroit pas mieux tiré le plan de Stokolm qu'il étoit dans ſa Lettre : que le Palais & la Bibliothéque y étoient très parfaitement bien dépeints; qu'il avoit trouvé le Livre en queſtion dans la Tablette deſſignée; qu'il y avoit lû les Vers Grecs mentionnez : que ce Livre eſt très rare; mais néanmoins, qu'un de ſes Amis lui en avoit promis un éxemplaire qu'il envoyeroit en France par la premiére commodité; qu'il le ſupplioit d'agréer le préſent qu'il lui en faiſoit par avance, & de le regarder comme une marque de l'eſtime particuliére qu'il avoit pour ſa Perſonne. Cette Hiſtoire eſt publique, & il y a peu de gens de littérature qui l'ayent ignorée.

Je vous avouë, Mon Pére, lui dis-

je, que cela eſt fort, & que j'aurois tort d'en éxiger d'avantage ſur le compte des Génies qui nous inſtruiſent. Mais puis que vous étes en ſi beau chemin, dites-moi quelque choſe de ceux qui nous précautionnent contre les dangers, & qui nous découvrent l'avenir. Vous m'embarquez répondit-il, ſur une vaſte & ſpatieuſe Mer, j'ai mille Hiſtoires à vous raconter ſur ce ſujet, toutes originaires de votre Païs. Mais pour ne vous pas fatiguer par le grand nombre, j'en vais trier quelques-unes, dont la vérité n'aura pour garand, que des perſonnes illuſtres qui vivent encore, & que je ne doute pas qui ne ſoient de votre connoiſſance. Avant que de mettre la voile au vent, agréez que je vous faſſe part de ce que j'apris autre fois à Paris, d'un Jéſuite qui a tout l'air d'être un parfaitement honnête homme & de ne mentir jamais. Il me dit que lors qu'il étoit jeune Régent, il ſe propoſa un ſoir de ſe lever plus matin que de coûtume, pour faire une cinquantaine de Vers, qui manquoient à une piéce que ſes écoliers devoient déclamer. Il ſe leva en effet de grand

matin,

matin, & ayant pris ſes habits, il fut chercher de la lumiére. Il revint dans ſa Chambre pour travailler, & s'étant aſſis dans ſa Chaiſe, il vit ſur la table une feuille de papier remplie de ſa main, & où les Vers qu'il méditoit de compoſer étoient ecrits. Ce ſpectacle le ravit, il fut quelques momens dans une eſpéce d'extaſe, & ne croyant pas qu'il fût obligé au Diable de ce bon office, parce-qu'il ne faiſoit rien pour lui plaire, il donna à ſon bon Ange tout l'honneur d'un Ouvrage, dont il étoit redevable à la bonté de ſon Génie, qui avoit voulu lui épargner la peine de ſe froter le front durant quelques heures.

Laiſſez-là, lui dis-je, vos Jéſuites, je ne ſuis pas ſurpris de ce qui eſt arrivé à celui-là ; l'Univers ne ſemble être fait que pour eux, & il n'y a pas une créature qui ne leur ſoit de quelque uſage.

Je quitte leur Compagnie, reprit-il, pour paſſer à celle d'une perſonne très illuſtre par ſon rang & par ſa vertu, c'eſt Madame la Princeſſe de Conty, Niéce du Cardinal Mazarin. Le Génie

nie de cette Princesse pieuse, lui fit voir en songe un appartement de son Palais prêt à s'écroûler, & ses Enfans qui y couchoient sur le point d'être enséve-lis sous les ruïnes. L'image affreuse qui étoit presentée à son imagination remua son cœur & tout son sang. Elle fremit, & dans sa frayeur elle s'éveilla en sursaut, & appella quelques femmes qui dormoient dans sa gardero-be. Elles vinrent au bruit recevoir les ordres de leur Maîtresse. Elle leur dit sa vision, & qu'elle vouloit absolument qu'on lui apportât ses enfans. Ses femmes lui résistérent en citant l'ancien Proverbe, que tous songes sont mensonges. La Princesse commanda qu'on les allât quérir. La Gouvernante & les Nourrices firent semblant d'obéïr, & revinrent sur leurs pas dire que les jeunes Princes dormoient tranquilement, & que ce seroit un meurtre de troubler leur repos. La Princesse voyant leur obstination, & peut-être leur tromperie, demanda fiérement sa robe de Chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer, on fut chercher les jeunes Princes qui furent à peine dans la Chambre

de leur Mére, que leur apartement fut abîmé. Toute la Cour a été informée du songe de la Princesse.

Elle le regarda elle-même comme une faveur singuliére du Ciel, qu'elle avoit reçûë par le Ministére de son bon Ange; car, disoit-elle, aux Personnes qui venoient la féliciter, j'entendois une voix importune dans le fonds de mon cœur, qui me pressoit sans relâche de faire déloger mes Enfans. La question est, mon Pére, interrompis-je, de savoir si cet avis salutaire est l'Ouvrage d'un Ange, ou de quelqu'un de vos Génies. L'Histoire que je vais vous raconter, reprit-il, en decidera en dernier ressort.

Un Conseiller du Parlement de Paris, j'ai oublié son nom, mais cette avanture a été sçûë de bien des gens par le recit qu'il en a fait. Ce Conseiller dormoit profondément dans son lit. Pendant le sommeil, il crût voir un jeune homme, qui, avec véhémence & d'un air très vif, lui répéta plusieurs fois quelques mots dont l'idiome lui étoit inconnu. Ces mots entrérent tellement dans sa tête, & s'y arrangérent si distinctement,

tement, que s'étant éveillé, il se fit apporter de la lumiére & du papier pour les écrire. Il le fit, & après il éteignit sa bougie & ne songea plus qu'à se rendormir. Il ne pût fermer les yeux le reste de la nuit. Son songe & les paroles etrangéres lui revenoient toûjours dans l'esprit, & se trouvant inquiet au dernier point, il prit le parti de se lever & de se distraire sur un procès qu'il devoit raporter dès qu'il seroit jour: il s'habilla, & avec son équipage de Magistrat il se rendit au Palais. Comme il étoit fatigué & abattu par son inquiétude & son insomnie, il proposa à trois ou quatre de ses Confréres, qui avoient été aussi diligens que lui, & avec lesquels il s'étoit entretenu de la cause qui faisoit le sujet de son Rapport, d'aller boire un coup, disant qu'il en avoit besoin. Ces Messieurs tauperent à la proposition, & furent ensemble à la buvette. Il leur dit là son avanture, & leur montra les mots barbares qu'il avoit écrit sur un morceau de papier. Ils avoient presque tous voyagé après leurs études, & les uns savoient l'Anglois & l'Allemand, les autres l'Italien & l'Espagnol.

Ils ne connurent pourtant rien à ce qu'on leur montra. Alors un de la troupe dit aux autres, nous voila bien embarrassez, Messieurs; Mr. de Sommaise n'est qu'à trois pas d'ici, il est versé dans les Langues les plus inconnuës, envoyons le quérir, sur le prétexte de lui communiquer une affaire importante, il viendra à notre priére, car il est honnête & poli. Ce parti plût à l'Assemblée : on fait venir Mr. de Sommaise, & après quelques préludes enjouez, on mit devant ses yeux le morceau de papier, en lui demandant s'il connoissoit l'idiome des mots qu'on lui présentoit. Ouï, répondit-il, c'est du Syriaque écrit en François. Mais, lui dit-on, que signifient-ils ? Pour en faire une version juste, repliqua-t-il, il faut lire ainsi, sors de ta maison, car elle tombera en ruine aujourd'hui à neuf heures du soir. On fit un éclat de rire sur la version, & on prétendit que le songe n'étoit qu'un jeu & un conte fait à plaisir. Un des plus prudens de la Compagnie qui voyoit, à l'air du Conseiller interessé, qu'il ne leur imposoit pas, dit à ces Messieurs les rieurs;

vous riez & vous badinez de tout cela, pour moi je traite cette affaire plus ſerieuſement que vous autres. Je vous jure que ſi cela me regardoit, je ne ſerois pas un moment ſans déménager. Puis ſe tournant du côté du Conſeiller, il lui dit, croyez-moi, Monſieur, retournez vous-en chez vous, & mettez tous les Crochetteurs du quartier en mouvement, vous en ſerez quitte pour remettre vos meubles en place, en cas qu'il n'arrive rien. Le Conſeiller profita de l'avis, & il éprouva qu'il étoit ſalutaire, car ſa maiſon, depuis le comble juſqu'en bas, s'écroula à l'heure préciſe que ce charitable Génie lui avoit marquée. Il jugea bien qu'il ne lui avoit parlé un langage étranger, que pour l'appliquer davantage par la ſingularité des circonſtances de ſon apparition, dont il devoit menager toutes les ſuites, telles que furent l'entrevûë & l'explication de Mr. de Saumaiſe, & le Conſeil qui en reſulta.

J'avouë, lui dis-je, que cette manœuvre eſt entierement du caractére des Génies. La Juſtice de votre aveu, reprit-il, vous deviendra plus ſenſible

dans quelque moment. Je vais l'authoriser d'un recit que je tiens de Madame la Maréchale de Grancey. Elle me dit un jour dans son Hôtel, que le Génie d'un homme de la Cour, pour lequel elle avoit des considérations extrêmes, se présenta à Elle durant le sommeil, sous la figure de feu son Epoux. Sa harangue ne fut pas longue; il lui dit seulement, Madame, faites fouiller dans ma garderobe, il y a dans la poche de mes hautdechausses une Lettre, qui est de la derniére conséquence pour un de nos bons Amis, ayez soin de la brûler. La Maréchale en dormant toûjours malgré l'entretien, le voulut questionner sur son état de l'autre monde; le phantôme disparut sans lui répondre. Elle s'éveilla toute troublée, Elle appella ses gens, on courut à son lit, Elle raconta son songe, on lui dit de dormir, & que cela n'étoit qu'une vapeur nocturne. Elle fit lever le Valet de chambre du feu Maréchal, que sa fidélité avoit fait retenir dans la Maison après la mort de son Maître. Il vint à l'ordre de Mme. de Grancey: elle lui demanda s'il étoit res-

té

té quelque habit du Maréchal dans ſa garderobe ; il répondit que non, & qu'il en avoit fait ſon profit. La Maréchale lui commanda d'y faire une recherche éxacte. Il partit & revint les mains vuides. On l'y renvoya encore, & il ne fut pas plus heureux. Mais enfin, s'y étant transporté une troiſiéme fois par les preſſantes ſollicitations de ſa Maîtreſſe, il chercha ſi-bien, qu'il découvrit dans un coin le plus obſcur de la garderobe, parmi un tas de ballieures, une vieille culotte de taffetas noir à œillets comme on les portoit anciennement. Il preſenta cette culotte à la Maréchale, Elle mit la main dans une des poches, d'où Elle tira une Lettre qu'elle ouvrit, & en ayant compris l'importance par la lecture qu'Elle en fit, Elle la jetta dans le feu, pour épargner à un Ami de la maiſon, les chagrins qu'il pouvoit recevoir ſi elle étoit produite.

Ces recits ſi bien articulez, interrompis-je, me rempliſſent d'admiration. Je mépriſe aſſez les ſonges ; mais quand ils ont des ſuites ſi réélles & ſi conſidérables, & qui ont avec cela des témoins

 illuſ-

illuſtres & diſtinguez pour en ſoûtenir la vérité, je ne puis que je ne les regarde comme des inſpirations du Ciel, qui prend ſoin de nos jours & de notre réputation.

Je ne ſai, continua-t-il, ſi vous connoiſſez l'Abbé de Monmorin qui eſt nommé à un Evêché, & que ſa piété ménera encore plus loin; c'eſt le meilleur homme du monde, & le plus incapable de mentir.

Il m'a aſſuré que s'étant un jour mis à génoux dans l'Egliſe de St. Louïs pour s'y recueillir un peu de tems, il ſe ſentit ſollicité intérieurement de ſortir de cette place. Il réſiſta quelque moment à cette voix ſecrette, mais enfin, ne pouvant plus tenir contre ces importunitez, il ſe leva bruſquement & fut ſe mettre au côté oppoſé à celui qu'il quittoit. A peine fut-il paſſé là, me diſoit-il, qu'une pierre ſe détacha de la voute, & tomba perpendiculairement dans le lieu que je venois d'abandonner, & dont ma tête auroit été écraſée, ſans le ſecours de mon Génie, dont les ſollicitations preſſantes m'arrachérent, pour ainſi dire, cet heureux & ſalutaire mouvement.

Je

Je ne veux pas que vous ignoriez ce que ce même Génie fit un jour à ce Prélat, pour obliger un autre Génie de sa Classe, qui briguoït quelques *Requiems*, pour un pauvre deffunt dont il avoit assez bien réglé les démarches. Permettez-lui, dis-je, mon pére que je vous arréte en cet endroit. Il me semble que vous vous écartez de votre systême. En distinguant il n'y a qu'un moment les fonctions des Anges & des Génies, vous avez renfermé le ministére de ces derniers dans l'ordre naturel & civil, & voila que je les vois anticiper sur celui de la grace. Ces anticipations, repliqua-t-il, se font quelquefois quand il plaît au Seigneur, qui tient tous ses Ministres sous sa main, & les fait agir suivant ses desseins & ses volontez. Les régles générales, comme vous savez, ont leurs exceptions. L'Ange Raphaël, qui est d'un rang supérieur & destiné pour les grands Mistéres, & pour les choses qui ont rapport à la gloire du très Haut, & à l'Eternité bien-heureuse, ne laisse pas d'être envoyé au jeune Tobie pour lui servir de guide, pour se faire payer d'u-

ne dette ancienne, lui donner une Epouse fidelle, & rendre la vûë à son Pére; en voila trop, mon Pére, lui dis-je, je suis content de votre éclaircissement, continuez l'Histoire que vous avez commencée.

Mr. de Montmorin, reprit-il, me l'a racontée en ces termes. Ce même Génie, dit ce Prélat, qui avoit préservé ma tête d'un infaillible écrasement, me conduisit une nuit pendant le sommeil à la porte du Collége des Bernardins. Je demandai au Portier qui se présenta à moi, comment se porte Mr. l'Abbé de Priéres; très-bien, Monsieur, répondit-il; faites-moi le plaisir, lui dis-je, de l'avertir que l'Abbé de Montmorin, souhaite de lui faire la révérence. Cela ne se peut, repliqua-t-il; & pourquoi, repartis-je, est-ce qu'il est embarrassé? non, ajoûta-t-il, c'est qu'il faudroit aller trop loin pour faire votre Message. Expliquez-moi cet Enigme, lui dis-je, car je n'entends rien à votre discours. Je veux dire, Monsieur, repliqua-t-il, que notre Abbé est à l'autre monde depuis trois jours, & qu'ainsi il est guéri de tous maux,

&

& ne ſauroit vous parler, ni moi à lui. Je priai alors ce Portier de me mener au lieu de ſa ſépulture, pour jetter de l'eau benite ſur ſa foſſe: il m'y conduiſit, & je dis là un *Deprofundis* pour le repos de ſon ame.

Lors que je fus éveillé, mon ſonge me revenant dans la mémoire, je le regardai comme une extravagance d'un rêveur bien endormi. Je me dis à moi-même, où ai-je été pêcher cet Abbé de Priéres que je n'ai vû de ma vie, & que je ne connois que par la réputation qu'il a d'être un grand réformateur de Moines; il faut qu'il y ait d'étranges replis dans la tête des hommes, pour que toutes ces folies s'y puiſſent cantonner, après quoi, je ne penſai plus à rien. Auſſi-tôt que j'eus dîné, je montai en caroſſe pour rendre viſite au Marquis de Saint Heſem mon Parent & mon Ami. Ma viſite faite, je dis à mon Cocher de me mener chez l'Abbé N. que je voyois ſouvent: au lieu de prendre ſa route ordinaire qui étoit la plus courte, il va paſſer par la ruë des Bernardins. Je m'en aperçûs, lors que nous étions tout près de la

porte du Collége de ces Religieux. Cette ſingularité fit impreſſion ſur moi. Je dis à mon Cocher d'arrêter ; & étant décendu, je fus demander à parler à l'Abbé de Priéres, dans la perſuaſion que la viſite inopinée que je haſardois ne ſeroit pas mal reçûë d'un homme, qui ſavoit le monde, & qui pouvoit connoître mon nom ſans connoître ma perſonne. Le Portier qui vint à moi, ſe trouva le même que j'avois vû dans mon ſonge, & le merveilleux de cette Avanture, c'eſt que mes demandes, & ſes réponſes furent auſſi les mêmes, ſans qu'il y eut une ſyllabe de manque. Je ne répéte pas notre Dialogue, vous venez de l'entendre. J'ajoûterai ſeulement que je ne quitai ce Portier qu'après qu'il m'eut conduit juſqu'au tombeau de cet Abbé, qui eſt enterré dans le cœur. Je fis quelques Priéres pour lui, & je revins chez moi, en roulant mille penſées qui ne ſervirent qu'à enfoncer davantage mon ſonge dans mon ſouvenir.

Voila, en vérité, qui eſt tout particulier, lui dis-je, & vous ne faites qu'augmenter de plus en plus mon

étonne-

étonnement. Mais apparamment que vous ne vous en tiendrez pas-là ; car je me ſens de l'apétit pour ces Hiſtoires, & vous m'avez promis de m'en raſſaſier. Paſſez donc, je vous prie à ces Génies qui nous découvrent l'avenir, ſoit que les decouvertes nous ſoient utiles, ou que nous n'en profitions pas.

L'Hiſtoire tragique que je vais vous raporter, reprit-il, peut être venuë juſqu'à vous, je la tiens de Madame d'Amilthon, & le Palais Royal a été le triſte théatre où elle a pris commencement. Cette Dame illuſtre, étoit, comme vous ſavez, extrémement attachée à feu Madame: elle logeoit, ce me ſemble, dans l'Appartement qui a été occupé depuis par le Chevalier de Lorraine. Comme elle ne manquoit jamais de ſe trouver au petit coucher de Madame, elle commanda à un de ſes Pages, d'aller voir ſi cette Princeſſe quitteroit bientôt le jeu, parce qu'il étoit déja deux heures après minuit. Le Page part ſur le champ : il falloit traverſer le Jardin, ou du moins le côtoyer. Quand il fut à la hauteur du grand Baſſin, il apperçût auprès, un convoi nombreux & magni-

magnifique. Cela lui parut extraordinaire, & pour le tems & pour le lieu. Il s'imagina néanmoins que ces gens-là auroient eu des raisons pour prendre cette route, & que Monsieur le leur avoit permis. Dans cette pensée, il continua son chemin sans s'arrêter, & sans croire qu'il y eut rien de surnaturel. Lors qu'il fut arrivé où étoit Madame, il s'informa si le jeu dureroit encore long-tems : on lui dit qu'il alloit finir : il sort diligemment de l'appartement pour en avertir sa Maîtresse ; mais quand il fut encore vis à vis du grand Bassin, il remarqua que le convoi étoit encore à la même place où il l'avoit vû, & qu'il n'avoit avancé ni reculé. Cette immobilité le rendit curieux, il s'en approcha, & ayant ouvert les yeux sur cette Assemblée, il ne vit que des visages irréguliers & affreux, des gens qui portoient un cercueil couvert & debout, où il y avoit un cadavre enveloppé d'un suaire très fin, des flambeaux & des torches superbes ; enfin, tout l'attiral funébre dont on accompagne les grands jusqu'au lieu de leur sépulture. Cette vision l'effraya étrangement.

ment. Il courut tout éperdu à l'Appartement de M[me.] Amilthon, & ayant rencontré un de ses camarades, il lui dit; mon ami, je suis mort; je vais me coucher, prenez la peine de dire à Madame Amilthon, que Madame est sur le point de se retirer, suivez-l'a, ne parlez point de moi, & à votre retour venez à ma chambre. Tout cela fut éxécuté, le Camarade le rejoignit bientôt; il se trouva avec une grosse fiévre, le Page lui en dit la cause, & toutes les circonstances de la vision; mais il éxigea de lui le silence & le secret, de peur d'être pris pour un visionnaire. Le Camarade lui promit tout ce qu'il voulut; mais voyant le lendemain que la fiévre étoit continuë, & deux jours après que le transport au cerveau se déclaroit par des rêveries & des discours sans raison, il crût qu'il hasarderoit la vie de son ami, s'il ne découvroit pas promptement le véritable principe de son mal. Il n'hésita donc point de s'expliquer à Madame d'Amilthon, qui par bonté apprehendoit la mort de ce jeune garçon. Il lui raconta sa frayeur mortelle, & la précaution qu'il avoit prise prudemment de l'engager au secret

cret

cret, que le deſir de le ſauver lui faiſoit violer. Elle loua l'eſprit de l'un & de l'autre Page, & ne s'en tenant pas tout à fait au recit qu'on venoit de lui faire; pour le ſavoir d'origine, elle mit des gens en ſentinelle, pour voir ſi le malade n'auroit pas quelque bon intervale, où il pût lui rendre raiſon de ce qu'elle vouloit lui demander. Ce moment de tranquilité arriva; Madame Amilthon en fut avertie. Elle ſe rendit inceſſamment à la chambre du Page infirme, & avec ſa douceur & ſon adreſſe ordinaire, elle lui fit dire tout le détail de ſon effrayante viſion. Mme. Amilthon fit part à Madame de ce recit & de ſes réfléxions morales. Cette Princeſſe y ajoûta les ſiennes, & toutes deux enſemble craignirent quelque choſe de funeſte pour Monſieur, parce qu'il étoit alors indiſpoſé, & il appréhendoit lui-même que ſon mal ne devint plus grand. Madame fut deſabuſée à ſes dépens quinze jours après; elle fut ſi bruſquement emportée, que les trois quarts de Paris ſûrent plûtôt ſa mort que ſa maladie. Vous avez, ſans doute, été témoin que cette terrible perte mit toute la Cour en deuil,

deuil, & plus les ames que les corps. On s'y desesperoit, lors qu'on pensoit que cette grande & aimable Princesse avoit été enlevée au milieu de ses plus beaux jours, comme une jeune fleur qu'un vent violent & subit renverse & coupe par le pied, au moment que le Soleil répand libéralement ses rayons sur elle pour la faire briller avec plus d'éclat. Mme. Amilthon parut inconsolable, ses yeux versoient des torrens de larmes, elle ne pouvoit souffrir personne auprès d'elle, & dans sa retraite, s'abandonnant librement à sa douleur, elle réfléchissoit sur l'Avanture de son Page, & ne doutoit point que la scéne funébre qui avoit été l'objet de sa vision, n'eût été ménagée par le Génie de Madame, lequel vouloit faire pressentir à sa Favorite, que cette charmante Princesse feroit bien-tôt le denouement de la piéce qui s'étoit representée auprès du Bassin.

Je voulus dire mes pensées sur ce terrible appareil; mais, Magnamara, c'est le nom du Philosophe Irlandois, me pria de ne le pas interrompre, & il continua son discours de cette sorte. J'é-

tois un jour à l'Hôtel de la Ferté, où l'on me fit l'honneur que je me mêlasse dans la converſation de quelques perſonnes de la Cour, qui étoient venus rendre viſite à Mme. la Maréchale. Le Convoi du Jardin du Palais Royal fut mis auſſi-tôt ſur le tapis. Mme. la Marêchale dit à ce propos à la Compagnie, que trois jours avant la déroute de Valenciennes, elle vit en ſonge tout le deſordre qui arriva dans l'Armée de France, les Ecluſes lâchées, les Soldats noyez, ſon mari fait priſonnier, ſon Ecuyer bleſſé, le plus beau cheval de ſon écurie tué; elle parla de ce cheval, parce que le Maréchal aimoit à le monter, & il lui avoit donné un nom aſſez hétéroclite qu'elle prononça & que j'ai oublié. Elle ajoûta à ce recit mille autres particularitez de ſon ſonge, qui trouvérent toutes conformes à la relation qu'un Courier lui apporta après ce fatal événement. Ce que vous me dites-là eſt très vrai, m'écriai-je, car Mme. de la Ferté m'a dit pluſieurs fois, que le plan de nos travaux s'étoit repréſenté ſi juſte à ſon imagination durant le ſommeil, que s'en étant expliquée après la

levée

levée du Siége,à ceux qui les avoient conduits, ils lui avouérent qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire un plus éxact & plus net. Je me ſouviens, reprit-il, que cette circonſtance entra dans la narration de la Maréchale, & qu'elle la finit en diſant, que pour preuve que ſon ſonge étoit réel, & qu'elle ne le donnoit pas pour une fable ; elle pouroit trouver un témoin de la vérité de ſon recit ; car elle connoiſſoit un homme auquel elle écrivit tout ce détail au Camp, & qui reçut ſa Lettre, au moment qu'il faiſoit partir la nouvelle du malheur de ſon Epoux. Je ne doute pas que l'Hiſtoire de ſon ſonge ne fût toute badine dans ſa Lettre ; & qu'elle ne l'ait d'abord attribuée à l'agitation du ſang, & aux impreſſions qu'avoient faites dans ſon cerveau les nouvelles qu'elle recevoit pendant le Siége ; mais l'événement la dût faire revenir de ſon erreur. En effet, elle convenoit & vouloit faire convenir toutes les illuſtres perſonnes à qui elle parloit, que cette gazette anticipée n'étoit entrée dans ſa tête, que par le moyen de quelque eſprit inſtruit de l'avenir. On lui demanda ſi

c'étoit

c'étoit le Diable. Elle répondit qu'elle ne connoissoit point ces sortes d'animaux, mais que ce pouvoit être son Ange gardien.

Mais comment savez-vous, mon Pére, lui repliquai-je, que c'est le Génie de cette personne qui lui a donné ces avertissemens en songe : Car il me semble qu'un Autheur sublime que j'ai lû depuis quelques jours sans l'entendre, prétend qu'on les doit attribuer à toute autre cause; par éxemple, à l'éxaltation de l'ame, qui, pendant l'assoupissement des sens, fait que les ressorts qui les font agir extérieurement sont comme détendus, & profite de ces momens tranquilles pour s'élever jusqu'au sommet de sa partie supérieure, où réside la vérité éternelle, dans laquelle elle voit les choses futures comme si elles étoient présentes; & qu'après, descendant dans le plus bas étage de soi-même, elle lui communique les rayons réfléchis qu'elle a puisez dans cette source infinie de lumiére, & que c'est de cette maniére qu'elle découvre l'avenir, & non pas par l'entremise des Génies comme vous le prétendez,

Je reconnois à ce galimatias, reprit-il, l'Auteur où vous avez pris ce raisonnement chimérique; vous pouviez pousser la raillerie plus loin, & dire encore avec lui que cela vient, de ce que l'ame se contemple circulairement par la réfraction des rayons divins qui illuminent sa nature, & donnent à ses yeux la force de porter ses regards perçans jusques dans la plus epaisse nuit de l'avenir. Pour moi qui suis moins guindé que ce contemplatif, je distingue avec les anciens le songe d'avec le rêve. Il les faut rapporter à deux principes tout différens; car comme le rêve est un effet du mouvement irrégulier des esprits animaux, qui allant à tord & à travers dans les concavitez du cerveau, & heurtant des traces écartées l'une de l'autre, excitent en nous des idées qui n'ont nulle liaison, & qui dans leur assemblage nous représentent des choses tout à fait extravagantes; le songe au contraire est une inspiration sensible du Génie qui nous porte à quelque bien, ou qui tend à nous préserver de quelque mal. C'est sur ce fondement que je pourois avancer avec quelque couleur

que

que ces perſonnes doivent, à la prévoyance & aux Conſeils de leurs Génies, toutes les ſages reſolutions qu'elles ont formées, & toutes les juſtes meſures qu'elles ont priſes, pour ſe tirer d'embarras auſſi heureuſement qu'elles ont fait. Mais ſans m'arrêter à la vrai-ſemblance, je paſſe, mon Fils, à la certitude; & je veux bien vous dire confidemment qu'il m'eſt facile de me procurer un entretien ſecret avec tel Génie que bon me ſemble.

Quoi! vous avez le pouvoir, lui dis-je, de vous entretenir avec les génies des autres quand il vous plaît? ſans doute, repliqua-t-il, c'eſt un privilége que les Philoſophes ſe ſont conſervé avec beaucoup de ſoin, & qu'ils regardent, pour ainſi dire, comme la plus belle fleur de leur parterre. Ils en jouïſſent tranquillement & en ſecret. Il ſeroit dangereux de le faire connoître; car le Peuple qui eſt ſans raiſon, & qui met le Diable par tout où il ne pénétre rien, enviſage ces glorieuſes communications comme des opérations de magie; & les Gens de la Cour qui ne vont guéres plus loin hors des ſens que

le

le Peuple, les traiteroient de folie & d'illuſion, témoin ce qui arriva à un Marquis qui commandoit en Bretagne.

Il y a quelque tems qu'on vit en ce Païs-là deux grandes Armées, qui ſe rangérent en bataille dans une plaine entre trois vilages, à l'heure que le Païſant vient du travail pour ſe livrer au repos. Comme elles étoient ſur le point de ſe charger, il en ſurvint une troiſiéme qui les prit toutes deux en flanc, & qui par un bruit épouventable de mouſquetterie & de canon, les mit en fuite, les diſſipa, & diſparut avec elles. Une infinité de Païſans virent cela, & quelques-uns même approchérent ces Troupes de ſi près qu'ils dépeignoient leurs figures & leurs habits. Le bruit de cette apparition fut bien-tôt répandu dans toute la Province; on ne parloit d'autre choſe à Nantes & à Rennes qui ſont voiſins du lieu où cette ſcéne fut repréſentée. Le Marquis Commandant (je tais ſon nom, à cauſe des injuſtices qu'on lui a faites) en fut informé comme les autres; il en fit dreſſer une eſpéce de procès verbal, & ſur ce verbal bien articulé, il fit une

relation qu'il envoya aux Miniſtres. Comment fut-elle reçûë ? comme une fable digérée dans un cerveau foible, dans une tête mal timbrée. On ſe moqua de lui, on le traita de radotteur, & de viſionnaire, ce qui le mit au deſeſpoir, & lui cauſa une maladie très périlleuſe. Cependant, le R. P. du Pré, Jéſuite Breton, homme d'eſprit, & conſideré dans la Société, m'a juré qu'il avoit été ſur le champ de bataille avec quelques Gentilshommes de ſes Amis, qu'ils avoient queſtionné les Païſans citez dans le verbal, & viſité avec eux les lieux où les Armées s'étoient campées, & qu'après des ſoins & des enquêtes ſi exactes, ils avoient été convaincus que la rélation du Marquis ne contenoit rien que de vrai. Un de nos Philoſophes m'a dit depuis, qu'étant entré ſur ce ſujet en converſation avec ſon Génie, il avoit ſçû de lui que cette grande apparition avoit été l'ouvrage du Génie de la France, qui donnoit par ce moyen au Peuple un augure & un preſſentiment de la Guerre que les Confédérez ſe préparoient à faire à ce Royaume, en conſéquence de la Ligue d'Augsbourg. Ah,

Ah, mon Pére, m'écriai-je, puis que vous avez poussé si loin les marques de votre bonté envers moi, faites-moi participer au Privilége des Philosophes, si vous ne m'en trouvez pas indigne. Je meurs d'envie de voir mon Génie, & de savoir de lui si ma disgrace durera encore long tems. Cela n'est pas sans difficulté, repartit-il, mais il n'y a rien qu'on ne fasse pour vous obliger. Il me demanda alors mon nom, & ayant éxaminé la valeur de toutes les Lettres, il rencontra heureusement qu'elles donnoient les nombres parfaits: il m'en félicita en ces termes; réjouïssez-vous, mon fils, les destins vous sont favorables, il paroît que vous étes chéri du très Haut, & qu'il n'y a point de secret dans la Philosophie que l'on ne vous puisse révéler en toute sûreté. Alors se levant & me prenant par la main, il me conduisit dans une petite cellule obscure, sur le pavé de laquelle il décrivit, à la lueur d'une lampe, un grand Cercle & un quarré dans le Cercle, & à chaque côté du quarré il mit un des noms adorables du Seigneur, & le grand Agla dans le centre. M'ayant

dépouillé & couvert d'une dalmatique mortuaire, & de la longue coupe d'un chapeau ſans bords, il me fit tenir debout dans le centre du Cercle, enſorte que l'Agla étoit enfermée entre mes deux pieds : il ponctua auſſi quelques caractéres ſur mon front, & deſſina dans ma main droite deux petits Cercles où il arrangea les mots ſuivans. Eſtal Sigeſtal, Suctal Setal, & enfin, après quelques priéres faites à genoux, & la face tournée vers le Soleil-levant, il me demanda ſous quelle figure je ſouhaitois que mon Génie s'aparût à moi. Cette demande m'embaraſſa. Je héſitai à y répondre; mais ayant ſurmonté ma petite apréhenſion : Je vois bien, mon Pére, lui dis-je, que vous me traitez en Novice, & que vous diſpenſez de toutes ces cérémonies ceux qui ſont initiez de long tems dans vos myſtéres; je me ſoûmets néanmoins à vos volontez, ſans craindre le ſort d'être étouffé par le Diable, comme ce pauvre Allemand auquel on avoit promis de mettre ſa Maîtreſſe entre ſes bras, & qui périt malheureuſement dans le Cercle où il s'étoit réduit par le conſeil

ſeil d'un Philoſophe. Je ſai, reprit-il, cette Hiſtoire. Ce jeune homme fut égorgé par un impoſteur qui voulut profiter de ſon argent, & qui l'ayant volé, rejetta follement ſon aſſaſſinat ſur le Démon. Les Juges démêlérent la vérité, & il fut puni ſelon ſes mérites. Mais à Dieu ne plaiſe qu'il vous arrive aucun mal en ma préſence. Les Génies ſont bien-faiſans, & vous n'en devez attendre que des faveurs. Je me réſignai ſur ſa parole, & je le ſupliai ſeulement de faire paroître mon Génie ſous le viſage d'un homme. Il me le promit, mon Génie ſe préſenta tel que je l'avois ſouhaité. Il me dit d'abord, d'un air familier, que mes malheurs l'avoient touché, qu'ils alloient prendre fin, que le Miniſtre qui les avoit cauſé étoit à l'extrémité, qu'après ſa mort le Roi ſeroit entiérement deſabuſé ſur mon compte, qu'il me rapelleroit de mon éxil, & qu'il faloit que je m'en retournaſſe inceſſamment à Berlin où l'on me croyoit encore, pour y recevoir l'ordre de revenir en France. Il remonta enſuite juſqu'à mon berceau, & m'informa de toutes les particulari-

tez de ma vie. Son accueil m'invitoit à lui faire mes très humbles remercimens, & le suplier instamment de veiller à ma conduite & à ma fortune; mais ma frayeur & le soin de la rejetter m'occupérent tellement, & me fermérent si-bien la bouche, que je le laissai retirer, sans lui avoir dit un seul mot. Quand il fut parti, Magnamara me fit sortir de ma prison circulaire, & me faisant reprendre mes habits, il me dit en soûriant, vous voyez, mon Fils, que les Génies ne sont pas si diaboliques que l'on se l'imagine. Le votre a l'air fort doux, & je suis persuadé que sa vûë vous a donné quelque plaisir. Il est vrai, mon Pére, repliquai-je, & j'espére que ce premier bonheur aura des suites avantageuses pour moi. Je vous en répond, reprit-il, votre rétablissement prochain dans vos honneurs, & dans les Emplois que vous avez perdus, vous sera un gage certain, des prospéritez qui vous accompagneront jusqu'au dernier de vos jours. Il est si rare aux hommes de ce tems de tenir compte aux Génies des graces qu'ils en reçoivent, qu'il ne

faut

faut pas s'étonner si leur ingratitude les rebute, & les fait relâcher en quelque sorte de leur attention & de leur vigilence. Je ne dis pas qu'ils les abandonnent tout à fait, leur destination & leur Ministére ne le leur permettent pas, & ce qui vous doit convaincre que ce délaissement n'est pas entier, c'est qu'il n'y a pas d'homme qui ne soit obligé de convenir, s'il est sincére & attentif à ce qui se passe en lui, qu'il a eu des mouvemens secrets, des pressentimens inopinez, des songes instruisans & prophetiques, & mille autres choses dont la cause lui est inconnuë, & qui certainement n'en ont point d'autre, que l'inspiration des Génies. Pour ce qui est des Philosophes dont la reconnoissance est si constante envers les Génies, il est très sûr qu'elle leur attire une foule de biens, que le reste du monde ne comprend pas. On devroit bien profiter, ajoûta-t-il, de l'Avanture d'un homme de votre Païs, car c'est de là, je vous le répete encore, que viennent originairement toutes les Histoires que je vous raconte. Cet homme qui a fini sa vie dans

la misére & dans l'adversité, auroit été comblé de bonheur & de richesses, s'il eut sû se ménager les bontez de son Génie. Sa fortune étoit desespérée, & il y avoit un desordre extrême dans sa conduite & dans ses affaires : son Génie entreprenoit de les rectifier à la sollicitation d'un autre Génie de sa Classe, & qui se trouvoit celui du meilleur de ses Amis. Il tourna si heureusement la chose, que dans le cours d'une année il gagna trois procès considérables, & réüssit généralement dans tout ce qu'il entreprit. Son Ami, instruit par son propre Génie de l'Auteur de ses prospéritez, & du panchant qu'il avoit à communiquer avec ce nouveau fortuné, lui proposa une entrevûë avec son Génie, sous le nom d'une Personne distinguée qui vouloit avoir un entretien secret avec lui, & lui demander son amitié. Il accepta la proposition, & l'on choisit le Château de Madrid pour le lieu de la Conférence. Ces deux Amis s'y acheminérent avec quelques gens, dont ils se démêlérent à l'heure du Rendez-vous. Les voila cantonnez dans une Cham-

bre reculée. Le Génie se présenta en figure convenable ; il adressa la parole à celui qu'il a déja comblé de bien-faits; il lui promet sa Protection pour l'avenir ; mais voulant cimenter sa promesse par une embrassade gracieuse, il trouve un homme tout de glace, qui fronce les sourcils, qui pâlit, & qui prend la fuite en faisant le signe de la Croix, comme s'il avoit craint que le Diable le voulût emporter. Le Génie se retira plein de surprise & d'indignation, & il abandonna cet ingrat à son mauvais sort. Le Médecin Thevart qui m'a détaillé toutes ces circonstances, & qui a connu parfaitement le héros de cette Histoire, m'a assuré, que depuis ce jour-là, toutes sortes de disgraces étoient fonduës sur lui, & qu'il étoit mort à l'Hôpital. Gardez-vous donc, mon Fils, de vous rendre indigne de la bienveillance de votre Génie, continua-t-il, il ne vous faut, pour conserver un si grand bien, qu'un petit retour d'amitié, quelque docilité pour ses instructions, un peu de déférence pour ses conseils, & des sentimens de gratitude pour les graces & les faveurs que vous

vous en recevez. Il ne vous ſera pas permis de le revoir ſi-tôt des yeux du corps ; mais vous éprouverez ſenſiblement ſon aſſiſtance & dans vos ſonges & dans ceux que vos Amis feront pour vous.

L'Empereur Claude ne déclara-t-il pas en plein Sénat, que Narciſſe, ſon affranchi, veilloit pour ſa conſervation, & qu'il étoit averti en ſonge de toutes les conſpirations qui ſe tramoient contre lui ? Pline n'avouë-t-il pas auſſi qu'il avoit un Domeſtique, dont le Génie lui découvroit pendant le ſommeil, tout ce qui devoit arriver à ſon Maître ? Je ne ſaurois vous dire en combien de façons ils ſe rendent utiles aux hommes qui ne mépriſent pas leurs inſpirations. Il n'y a qu'à ſe faire une méthode d'écouter notre inſtinct & nos preſſentimens pour éprouver ces utilitez. Je le redis encore, ils nous ſervent en mille maniéres. Combien de fois ont-ils tenu la place des Officiers d'Armée abſens, dans les Batailles, des Magiſtrats dans les conſeils, des grands Ouvriers dans leurs travaux ; toutes les Hiſtoires en parlent

lent & juſtifient ce que j'avance de ces obligeantes aparitions.

Je ne me tromperois peut-être pas en diſant que ce fut le Génie de Saül qui lui parla au nom de Samuel & lui annonça ſon malheur prochain. Cette idée en épargnant aux Expoſiteurs & Interprétes de cet endroit de l'Ecriture, toutes les abſurditez où ils ſont tombez dans la contrariété de leurs ſentimens, auroit épargné à Samuel, & au Démon même qu'on veut l'avoir repréſenté, la peine de percer le Diamétre de la terre & d'en quitter le centre d'où on les fait venir gratuitement.

Je vous avouë, mon Pére, lui répondis-je, que je ne ſuis pas plus ſatisfait de ces Expoſiteurs, que de nos Caſuiſtes, quand ils font jouër au Diable des rôles qui ne lui conviennent pas. Si le Diable ſe trouvoit par tout où il veut, & où il eſt appellé ; le Mauvais riche, lors qu'il ne pût obtenir d'Abraham que le Laſarre fût renvoyé ſur la terre pour prêcher à ſes fréres, n'eût pas manqué ſur ce refus de s'adreſſer au Diable, qui brûloit avec lui dans les Enfers, & le ſupplier d'aller faire le ſer-

mon dont ils avoient besoin pour les convertir ; car le Diable n'auroit pas eu plus de peine à prendre la figure du mauvais Riche, & à parler pour lui, qu'il en avoit eu à représenter Samüel & à se rendre son Interprête, comme quelques-uns de ces Expositeurs ont prétendu qu'il fit pour obéïr à la voix de la Pithonisse. . Votre pensée est plus juste que la leur, & je tiendrai toûjours pour les Génies, quand il s'agira de servir de truchement à de grands Saints tel qu'étoit Samüel, étant fort à propos que cette Commission ne soit donnée qu'à des esprits qui aiment & louent le Seigneur, & qui ne se montrent presque jamais que pour nous faire plaisir.

Mais, mon Pére, continuai-je, oserois-je vous demander quelle borne on donne à la vie de ces Génies. Les Anciens, répondit-il, attachoient leur destinée à la notre ; & Arnobe ne feint pas de dire qu'ils naissent & meurent avec nous. Remarquez qu'il parloit dans un tems, où l'on n'étoit pas si scrupuleux & si éclairé sur la durée des esprits ; mais aujourd'hui que nos raisonnemens sont poussez jusqu'à l'infini, & qu'ai-

qu'aidez de la Philoſophie Chrétienne, nous ne concevons ni en eux, ni hors d'eux aucune cauſe de leur deſtruction, c'eſt un dogme de la foi de croire qu'ils ſont immortels. S'il eſt vrai que ces Génies ne periſſent pas, interrompis-je, tombez d'accord, mon Pére, que quand la guerre, la peſte & la famine, & tous les autres fleaux du genre humain ouvrent une moiſſon abondante à la parque, il y a bien de ces Génies réformez, & qui ſe trouvent obligez de ſe retirer chez eux, pour vivre dans l'oiſiveté, à moins qu'on ne les rende ſemeſtres, ou qu'on ne les faſſe ſervir par quartier.

Les eſtimez-vous bien malheureux, dit-il, d'être déchargez d'un emploi fatigant, dont le ſeul ordre du Ciel, & certain poids qui les fait pancher vers nous, peuvent rendre les ſoins agréables. Mais ils ne demeurent pas ſans occupation; car outre qu'ils s'aſſocient volontiers pour veiller ſur les démarches d'une même perſonne, leur activité ſe tourne toute vers Dieu qui eſt leur centre unique, & l'objet eſſentiel de leur contemplation.

Révérez, mon Fils, ces esprits immortels & bienheureux, sans prendre garde à la bassesse de leurs fonctions; elles sont viles & humiliantes, si on les compare avec celles de nos Anges gardiens; mais songez que toute la gloire & toute la grandeur des Ministres du très Haut, c'est de lui obéir & de lui être fidelle. Il est l'Autheur de la nature, comme celui de la grace & des sociétez qui se forment sur la terre, comme de celles qu'il assemble dans le Ciel. Les avantages en étant différens, les Anges & les Génies travaillent aussi différemment pour nous les aquerir. Le Peuple n'entre pas dans ces mistéres; il aime mieux attribuer les succès temporels & extraordinaires, qui lui arrivent, au Diable & à la fortune, qu'à la vigilance des Génies.

Que vous étes heureux, lui dis-je, d'être à labri de ces illusions populaires; je les abjure dans le fonds de mon cœur; vos principes sont sensibles, & je suis persuadé que si Sponde les avoit connus, il auroit fait grace aux Prédictions de Nostradamus qu'il traite de bagatelles & de niaiseries; & au lieu de

le

le vouloir faire paſſer pour un fameux Charlatan, il l'auroit ſans doute conſidéré comme un excellent Homme, qui a laiſſé à la poſterité les véritez qu'il avoit appriſes de ſon Génie, & qu'il a couvertes exprès d'enigmes & de voiles pour les rendre plus reſpectables, & pour donner auſſi plus de ſurpriſe & de joye quand elles ſeroient développées par les événemens. Mais Sponde étoit enfoncé dans l'erreur commune. S'il étoit encore dans le monde, j'entreprendrois de l'en retirer; car je ſuis parfaitement converti, & vos raiſonnemens font tant d'impreſſion ſur mon eſprit, & y rappellent tant de choſes qui peuvent les fortifier, que je vais, avec votre permiſſion joindre à vos preuves de fait, une relation que je reçûs avant mon départ pour me rendre ici.

Ma ſœur m'a écrit de France la deffaite de Mr. de Valdec par le Maréchal de Luxembourg; elle m'aſſure dans ſa Lettre, que la Marquiſe de ..... lui apprit le détail de cette Bataille deux jours avant qu'elle fut livrée; & que comme elle lui demanda de qui elle te-

noit cett agréable nouvelle, elle lui dit que c'étoit ſon bon Ange qui l'en avoit informée pendant le ſommeil. Je ne crois pas cette Marquiſe aſſez dévote pour avoir la familiarité des Anges. Elle n'eſt pas auſſi aſſez corrompuë pour chercher celle des Démons. Le milieu qu'on peut prendre, & auquel je me ſens porté par vos diſcours, c'eſt qu'elle a reçû une viſite de ſon Génie, qui a prévenu tous les couriers, & même l'action glorieuſe dont il l'a inſtruite; pour lui procurer un moment de joye anticipée, & d'autant plus juſte, que le Général victorieux eſt ſon Parent.

Vous prenez le bon parti, dit Magnamara, tenez-vous y, & ne vous écartez jamais des principes que je vous ai révélez, & qui ſont ſi ſolides. Je m'engagerois par ſerment à les ſuivre, lui dis-je, ſi vous aviez l'indulgence de me diſpenſer de la rigueur d'un Noviciat, qui va me priver trop long tems de la communication de mon Génie. Ne vous impatientez pas, répondit-il, vous aurez cette conſolation, & avec elle celle de communiquer auſſi avec les créatures élémentaires. Je ne laiſſai pas

tomber

tomber cette promesse par terre, & je m'écriai dans le moment, j'ai déja oui parler, mon Pére, de ce genre de créatures; vous me faites un sensible plaisir de me dire s'il y en a effectivement dans le monde. Elles en sont le principal ornement, répondit-il, & c'est à elle que l'on doit tant de Races heroïques, qui ont illustré les Empires pendant le cours de tant de Siécles. Comment cela s'est-il pû faire, lui dis-je? il ne m'est pas permis d'en découvrir la véritable raison, repliqua-t-il, mais vous la démêlerez assez dans ce que je vais vous déduire, sur la foi d'une tradition cabalistique, qui n'est pas cette nouvelle que les rêveries de ses Autheurs ont si fort décréditée parmi les Savans.

Adam & Eve, ayant compris par le parricide de Caïn, dit-il, qu'une postérité si détestable ne pouvoit pas être le fruit d'une conjonction légitime; ils se proposérent mutuellement un divorce éternel; je ne vous dirai pas précisément si ce projet de séparation, regardoit l'habitation de même que le corps; mais je sai bien qu'ils prirent chacun

leur parti, & que pendant qu'Adam éxercoit la fécondité des Nymphes élémentaires, leurs fréres s'accommodoient de celle de ſon épouſe. La terre ſe vid bien-tôt peuplée d'un nombre infini d'Habitans, auſſi admirables par leur haute taille & par leur excellente beauté, que par l'innocence & la pureté de leurs mœurs. Car devant le jour à des créatures qui étoient compoſées des plus pures parties de leur élément, ils n'étoient pas ſujets aux déreglemens & à la corruption du premier Enfant d'Adam. Le monde eût été trop heureux ſi ce premier Homme s'en fut tenu à ſon divorce, & qu'il eût continué à perpétuité. Mais il donna dans les piéges du ſerpent, ce ruſé animal lui fit peur de la mort, & lui perſuada aiſément, que comme c'avoit été dans ſon côté qu'Eve avoit trouvé le principe de ſa vie, c'étoit auſſi dans le ſein d'Eve qu'il devoit chercher la durée de la ſienne. Il revint à ſes embraſſemens après cent ans d'intervale, & ce funeſte retour ne fit produire que des monſtres & des ſcélérats, que le Ciel

Ciel irrité fit périr dans les eaux d'un déluge univerſel.

L'incontinence de ces premiers Epoux & la perverſité de leurs deſcendans, choquérent les Peuples élémentaires à un point qu'ils furent entiérement dégoûtez du genre humain. La femme de Noé n'épargna rien pour ſe reprendre avec eux; mais leur réconciliation ne fut pas ſi entiere, qu'ils ne ſe comportaſſent avec beaucoup de réſerve. Ils devinrent tout particuliers, ne pratiquant plus depuis, que de certaines gens dont la conduite étoit ſage & réguliére, & qui, par le caractére & les engagemens de leur profeſſion, conſacroient tous leurs ſoins à la recherche de la vérité. Que ſi quelquefois par le deſir de s'immortaliſer, ils ont fait des ſurpriſes nocturnes à d'autres perſonnes, elles ont toûjours été ſi enveloppées, qu'ils n'ont ſenti qu'imparfaitement le bonheur & le plaiſir de leurs viſites. Je vous entends, mon Pére, lui dis-je, le commerce avec les Nymphes eſt encore un privilége des Philoſophes. Beni ſoit Dieu de l'abondance. Votre retraite profonde ne me

ſurprend plus, & je vois bien qu'on peut dire de vous ce qu'on a dit autrefois d'un grand Saint, qu'il n'étoit jamais moins ſeul, que quand il étoit ſeul. Souvenez-vous au moins que vous m'avez flaté, que je ſerois admis un jour à la participation de ce beau Privilége. Il me ſeroit bien doux d'en joüir dès à préſent. Mais puis qu'il faut prendre patience, accordez-moi en attendant une grace, que je deſire de tout mon cœur, & dont la demande n'eſt fondée que ſur l'authorité que vous avez ſur les Peuples élémentaires. Je croi, & il eſt vrai, puis que vous étes incapable d'impoſer & de mentir, qu'ils ſe rendent préſens où il vous plaît au moindre ſignal que vous leur donnez. Je traîne depuis long tems le deſir de convertir les Gnoſmes, & de vaincre, s'il ſe peut, la répugnance opiniâtre qu'ils témoignent aujourd'hui pour un commerce qui leur plaiſoit autrefois. Un moment d'entretien avec quelqu'un d'eux, ſi vous m'aidez, ſuffira pour leur faire comprendre l'injuſtice d'une rupture qui leur coûte l'immortalité, & le ſouverain bien qu'ils pouroient aqué-

rir par notre entremiſe. Il leur importe de renoüer avec nous, & de rafraîchir une Alliance qui leur procureroit des biens infinis, qui ne ſauroient être balancez par ce repos léthargique, où leur mauvaiſe humeur les retient. Vous aurez de la peine à réüſſir dans votre deſſein, me dit-il, j'ai tenté inutilement de les ramener de cet éloignement funeſte; & avant moi le Comte de Gabalis l'avoit entrepris avec auſſi peu de ſuccès, par un diſcours qui a été admiré de tous les Sages, & qui a péri par la faute de ſes Amis, qui ont refuſé de le joindre, après ſa mort, aux dialogues dont un Abbé indiſcret a diverti & amuſé une infinité d'idiots, qui ont crû, qu'il ne les avoit écrits que pour s'amuſer & ſe divertir lui-même. Le voiſinage des démons a ſéduit entiérement les Gnoſmes, ils ont aujourd'hui d'étranges opinions du genre humain, dans leſquelles ils ſe confirment par la lecture des Livres qui font des portraits horribles de notre miſére, & de nos déréglemens. Celle d'Averroës achéve de les gâter, & par deſſus tout cela, ils ſont convenus tout d'une voix,

de n'entrer dans aucun pour parler avec les hommes, & quand ils ne pouroient s'en deffendre, que leur Prince prendroit la parole pour toute la Nation. Ce Prince, pour vous le définir, est un arrogant qui croit tout savoir. Il parle toûjours d'un ton de Maître. Il abonde dans son sens, & n'écoute guéres les raisons de ceux qui lui parlent. En un mot, il est tout farci d'erreurs, & de faux préjugez; & vous serez scandalisé de l'entendre. Il n'importe, repliquai-je, aidez-moi à contenter ma fantaisie, qui me prit dès le tems que je lû les Ouvrages de votre pieux Comte de Gabalis. J'essuyerai tranquillement les brusqueries de ce Gnôme superbe, & vous serez témoin que le phlegme & la retenuë ne m'abandonneront pas. Puis que vous le voulez absolument, repartit-il, je vais le faire comparoître; mettez-vous en habit décent pour le recevoir.

Fin de la premiére Partie.



LE GNÔME IRRECONCILIABLE.

SECONDE PARTIE.



LA facilité avec laquelle Magnamara m'avoit procuré l'entretien de mon Génie, m'étoit une caution très sûre que le Prince Gnôme, qui reconnoît l'authorité des Philosophes sur les Peuples élémentaires, ne me refuseroit pas

le ſien. Je mourois d'envie de lier cette converſation, & pour me ſatisfaire j'aurois accepté toutes les conditions qu'on auroit voulu m'impoſer. Quand il falut donc ſe mettre en habit décent pour le recevoir, je revins ſans répugnance au Cérémonial. Je repris la Tunique & le Chapeau miſtérieux, les Caractéres, les Fumigations & les Luſtrations ne furent pas oubliées. Je recitai à genoux & le viſage tourné vers l'Orient, l'Enchiridion du Pape Leon; on m'apliqua ſur les yeux un collire fait avec de certaines herbes dont Pſellus ſe ſervoit pour voir les Eſprits; & enfin, après qu'on m'eut fait avaler quelques goutes d'un Elixir extrait d'une terre éxaltée & purifiée, Magnamara s'aſſit ſur une Chaiſe Philoſophique, & commanda au Prince des Peuples ſoûterrains de la part du grand Dieu de l'Univers, & en vertu de ſon nom très ſaint, très auguſte, & très adorable, de ſe rendre à l'heure même dans ſa chambre. Il obéït à la voix du Philoſophe, & ſe préſenta. Magnamara leva alors le Collire, & je vis diſtinctement devant

moi le Prince des Gnômes. Sa taille étoit aſſez petite, mais tout étoit ſi bien proportionné dans ſa perſonne, que je le trouvois fort aimable. Je ne ſai s'il avoit quelque preſſentiment du motif qui le faiſoit appeller ; mais il paroiſſoit ſur ſon viſage un petit air ſombre, qui marquoit un chagrin récent. Je ne doutai point que ce ne fût lui ; & ayant calmé en moi certaine petite émotion dont on n'eſt pas tout à fait le maître, dans les apparitions inuſitées, quoi qu'elles ne ſoient pas imprévûës ; je le haranguai de cette ſorte.

Je vous demande pardon, grand Prince, ſi je vous fais ſortir de votre ſéjour, pour venir dans le notre. Je me garderois bien de vous donner cette peine, ſi je ne ſentois vivement celle de vous voir brouillé avec nous. Je me ſuis chargé volontiers du ſoin de ménager notre réconciliation. Ne réſiſtez pas à un retour qui fera votre gloire & notre allegreſſe : votre éloignement, je l'avouë, nous cauſe des pertes douloureuſes. Mais conſidérez auſſi, que ſi nous perdons les occaſions de

de vous être utiles, vous perdrez de votre côté en nous les refusant, le bonheur d'être élevez jusqu'au Trône du très Haut, jusqu'à l'union du premier & du principe de tous les Etres, jusques à la possession du souverain Bien, où vous n'oseriez aspirer sans le secours des hommes. Ne vous laissez pas abuser par nos ennemis communs; par ces esprits diaboliques, dont le voisinage est si pernicieux, & qui semblent vouloir couvrir leur ruine de vos débris. Ce sont-là les vrais & funestes auteurs de notre brouillerie, & de vos mécontentemens. Ils ont arraché notre premier Pére d'entre les bras de vos Gnomides pour l'étouffer, pour ainsi dire, dans les embrassemens illicites de son épouse, & tous les jours ils inspirent encore à la plûpart de ses descendans, le déréglement dont ils sont la source. Mais ce qui est plus déplorable, ils vous font regarder les suites de votre séduction, comme des effets de notre malice, & nos foiblesses comme des attentats. Nous portons la peine du tort que vous avez reçû. Les animaux révoltez, les élémens déchaînez,

nez, toute la nature ſoûlevée, les paſſions, les maladies ; enfin, notre eſpéce même qui ne produit que des avortons & des monſtres, conſpirent enſemble à nous punir d'une iniquité où nous avons eu ſi peu de part, qu'elle a été commiſe ſix mille ans avant que nous fuſſions au monde. Mais quoi que tous les hommes ſoient envelopez dans ce châtiment, ils ne le ſont pas tous dans le crime. Les Philoſophes voudront toûjours vous rendre juſtice, & il eſt une infinité de ſages de tout ſéxe, qui renoncent par des vœux ſolemnels au commerce du genre humain, pour avoir l'avantage de rentrer dans le votre. Si la probité & les deſirs ardens de ces vertueux Solitaires qui vous tendent les bras, ne peuvent pas rappeller notre ancienne intelligence, vos ſeuls intérêts devroient les rétablir. Le néant vous devore, vous mourez ſans reſſource, & vous ceſſez d'être en ceſſant de vivre. Pourquoi renoncez-vous ſi opiniâtrément au Privilége de devenir immortels par notre moyen? Pourquoi perdez-vous de gayeté de cœur le fruit de votre création? Pourquoi vous pri-

privez-vous par votre pure bisarrerie, de la conversation des Anges ? en quoi votre Maître Averroës établit le Souverain bonheur, & que de plus sages que lui mettent si raisonnablement dans la possession & dans l'amour du grand Jehova. N'êtes-vous destinez qu'à garder des trésors inutils dans vos cavernes profondes ? Et n'êtes-vous pas plûtôt pour les répandre sur la terre, & y laisser une illustre & généreuse postérité ? Défaites-vous de vos aigreurs & de vos illusions, ne renfermez point vos flames dans les étroites bornes de votre espéce. Sortez de cet état caduc & périssable : aimez à vous immortaliser par un commerce tendre avec les enfans des hommes. Augmentez le nombre des enfans de Dieu, & ne sacrifiez pas l'espoir d'une félicité éternelle, à la crainte d'un malheur qui dure toûjours, & qui néanmoins doit être moins redoutable que le néant où vous vous réduisez volontairement.

Rien de si excellent que l'homme, rien de plus glorieux pour vous que d'y attacher vos affections. Son corps est

est excellent, puis que les mains industrieuses & toutes-puissantes du très Haut l'ont formé dès le commencement des tems, & qu'il a été paîtri de tout ce qu'il y avoit de plus pur, de plus subtil, & pour ainsi dire, de la Quintessence de tous les élémens. Il n'y a qu'à considérer la structure, la proportion de ses parties, la délicatesse des ressorts qui servent à leurs mouvemens, pour tomber dans l'admiration. Son ame est encore plus excellente. C'est une expression, une image vivante de la Divinité, qui lui a imprimé ses augustes caractéres, avec le pouvoir de les communiquer. C'est un flambeau qui puise la lumiére dans le sein de la Vérité, & cette Vérité éternelle qui lui est toûjours unie, ne cesse jamais de l'éclairer, de lui parler, & de lui plaire. C'est un gage que le Seigneur a donné de sa bonté à la plus parfaite de ses creatures, & qui lui est une caution sûre de sa persévérance à la combler de bienfaits. C'est une Médaille, une Monnoye, où il a gravé son Portrait, & qui lui doit être rapportée en tribut au nom de toute la nature, en sorte qu'elle

le ne peut manquer à ce devoir, ſans que tous les êtres infinis dont l'homme eſt le nœud & le centre, ne deviennent coupables de ſon ingratitude, & ne participent à ſa punition. Cette ame & ce corps unis enſemble font le plus aimable composé qui ſoit ſous le Ciel, & il faut être étrangement prévenu pour refuſer l'honneur d'une alliance ſi belle & ſi illuſtre.

Quoi que le Prince Gnôme eût écouté ma harangue avec aſſez de calme: je remarquai néanmoins, qu'il ſe faiſoit violence par un reſte de reſpect qu'il avoit pour Magnamara, qui étoit préſent à notre entretien. Malgré leur diviſion avec nous, ces Peuples ſoûterrains ont conſervé beaucoup d'eſtime & de conſidération pour les Philoſophes. Ils obéïſſent à leurs commandemens, & très ſouvent c'eſt aux lumiéres qu'ils en reçoivent, qu'ils doivent leurs plus belles connoiſſances. Je ne ſai qui avoit inſtruit le Prince Gnôme. Il ne manquoit pas d'érudition, & à ſes erreurs près, qui étoient grandes & nombreuſes, on avoit aſſez de plaiſir à l'entendre debiter ſa marchandiſe. Dès que

j'eus

j'eus cessé de parler, il se mit à contredire avec beaucoup de feu tout ce que j'avois avancé de l'excellence de notre nature.

Vous nous croyez séduits, dit-il en se tournant de mon côté, & en m'adressant la parole; vous nous croyez prévenus, & ce n'est pourtant que votre préoccupation qui vous engage dans ces injustes sentimens. Je conviens que dans la naissance du monde, l'homme fut comblé de biens, & qu'il eut le pouvoir de nous en faire part; mais sa chûte l'a privé de tous ces grands avantages, & il a perdu en les perdant celui de nous les communiquer. Au lieu d'être encore le Lieutenant & le Favori du très Haut, le Roi des animaux, & le plus noble de tous les êtres créez, il n'est plus qu'une vile & chétive créature, qu'un sujet disgracié, que le jouet & le rebut de toute la nature revoltée, & enfin, que le théatre d'une guerre intestine & étrangére, puis qu'il est aussi peu d'accord avec lui-même, qu'avec le reste de l'Univers. Prenez-le par le détail; son corps est un sac d'ordures & d'immondices, le repaire des ma-

ladies, le foyer des passions, une source inépuisable de desirs & de besoins, & le butin des vers & de la pourriture. Il étoit composé de tout ce qu'il y avoit de plus pur, de plus subtil & de plus délié dans les quatre élémens; il ne lui en reste aujourd'hui que les excrémens & la lie; & ces parties si fines & si spiritueuses qui établissoient sa vigueur & sa durée, se sont évanouïes, comme ces essences qui s'évaporent au moment qu'elles prennent l'air; tellement qu'il a été précipité, par leur absence & leur privation, dans un abîme de foiblesses & d'infirmitez, qui s'augmentent par la contrariété des qualitez qui lui sont attachées. La chaleur le devore, le froid l'engourdit, la sécheresse l'epuise, l'humidité l'accable, & toutes ensemble le détruisent. Il trouve sa mort & dans l'air qu'il respire, & dans les alimens dont il est nourri. C'est une machine délicate & artificieusement construite, qui coûte beaucoup de soins à édifier, beaucoup de travaux à mettre sur pied, beaucoup de dépense à entretenir, & que néanmoins un grain de sable, une vapeur subtile, une

goute d'humeur, & la moindre inflammation démontent, déconcertent & rendent entiérement inutile.

Mais tout cela n'eſt rien au prix des miſéres de l'ame qui habite cette maſure. Elle ne ſait ni d'où elle vient, ni où elle va, ni ce qu'elle eſt, ni où elle reſide. Elle ne connoît ni ſon auteur, ni ſa fin, encore moins ſa propre nature. Je veux que dans le moment de ſa production, dans ce moment heureux où elle fut unie à Adam, & avant que ſon crime l'eût répanduë, & comme multipliée dans ſa poſtérité, elle eut la raiſon de Dieu pour guide, ſon Eſprit pour compagnon, ſon Image pour ornement, & l'Immortalité pour appanage. Mais depuis ſa deſobéïſſance, tout cela a changé; ces biens & ces honneurs lui ont échapé, la dignité de ſa nature a été ſupprimée par un Arrêt immuable du Ciel; elle a été degradée de ſa nobleſſe, ſes caractéres immortels ont été effacez, l'impreſſion du Seau Divin, qu'elle avoit reçûë, a diſparu, elle ſe trouve dépouillée de toutes ces excellentes prérogatives, & plongée dans une nuit profon-

de qui lui dérobe toutes ses clartez & la rend semblable aux bêtes, & périssable comme elles.

Le Prince Gnôme, en prononçant ces mots, regarda derriére lui. Je pris ce moment pour dire tout bas à Magnamara, que si ce Discoureur étoit d'une nature combustible, & qu'il fût justiciable de nos Magistrats, ils pouroient bien lui faire passer une heure de mauvais tems. Taisez-vous, me dit-il, nous avons eu assez de peine à embarquer cette conversation, ne la faites pas finir par votre faute. J'obéis, le Gnôme alla son train. Considérez-l'a cette ame, disoit-il, par les raports essentiels qu'elle a avec Dieu, avec son corps, & avec elle-même. Rien de si aveuglé & de si extravagant, sur ces trois points importans qui renferment ses fonctions & ses devoirs : elle est le seul Ouvrage du très Haut qui ait ignoré son artisan, qui n'en ait pas remarqué les traits imprimez dans le fonds de sa nature, & qui en ait transféré la gloire & l'honneur à des Sujets indécens. Elle l'a pris pour toutes choses, & toutes choses pour lui. Les êtres qui n'ont

point de vie ont eu ſon encens & ſes adorations, comme ceux qui ſont animez, & la fantaiſie faiſant preſque toûjours ſon Dieu, elle lui attribuë ſes paſſions & ſes vices, & l'a aſſujetti à ſes diſgraces & à ſes altérations.

Mais ſi elle eſt ſi aveugle ſur la nature de ſon Auteur, elle l'eſt incomparablement davantage ſur la ſienne propre; cela ſe ſuit; & un de vos Maîtres nous aſſure, que les hommes ont raiſonné plus juſte ſur la nature de l'ame, à meſure qu'ils ont mieux connu celle de Dieu. Ne vous étonnez donc plus ſi elle s'ignore au point qu'elle fait. Elle ne ſait ſi elle eſt chair ou poiſſon. Vous n'avez qu'à parcourir les Siécles, & toutes les Ecoles, & vous y trouverez une infinité de Sectes d'Ames armées les unes contre les autres, & prêtes à s'égorger, pour ſoûtenir leurs extravagances ſur la nature & la qualité de leur étoffe. J'appelle les Sectes des Philoſophes, des Sectes d'Ames, & je ne leur fais pas de tort: Car outre qu'ils ſe ſpiritualiſent tout autrement que les autres, il eſt certain, ſuivant leurs principes, & les votres, que leur corps

n'a pas de part à leurs raiſonnemens. En vérité, Monſieur, il fait beau voir ces belles ames s'échauffer & employer toute la force de leur éloquence & de leur raiſon, pour appuyer chacun ſon opinion différente ſur ce qu'elles ſont. La ſeule recherche qu'elles en font avec tant de travail eſt une preuve de leur dégradation, & de leur abaiſſement, & rien ne leur fait plus de honte.

Que diroit-on de vous dans le monde, ſi vous alliez dans les places publiques demander ſérieuſement, ſi vous êtes Oronte, ou Lycidas, Tirſis, ou Phylandre, François ou Eſpagnol; héſiteroit-on à vous condamner de plain droit aux petites Maiſons. C'eſt-là pourtant le rôle que jouent toutes ces ames Philoſophes qui vont ſuer ſur les bancs, & y employer nombre d'années à chercher des nouvelles de leur nature, & de leur éxiſtence. Cependant il eſt vrai que parmis toutes ces Sectes d'Ames ſi oppoſées dans leurs ſentimens ſur elles-mêmes, les unes ont ſoûtenu qu'elles n'étoient qu'un air ſubtil; les autres qu'un amas de parties déliées du ſang; les

autres, qu'une vapeur délicate ; les autres que l'harmonie des humeurs ; les autres, qu'un rayon du Soleil ; les autres enfin, qu'un éclat, ou ſi vous voulez une portion de la Divinité. Peu d'entr'elles ſe ſont aviſées de penſer qu'elles étoient ſpirituelles ; & ſi elles l'ont crû quelque-fois, ç'a preſque toûjours été ſur la foi d'autrui, ou parce qu'elles deſiroient l'immortalité qu'elles croyoient inſéparable de l'eſprit, & nullement par leur propre conviction.

Je ſecouai alors la tête, & j'allois l'interrompre, ſi Magnamara, n'eut encore arrêté ce mouvement, en me diſant, que la clauſe ſur la foi d'autrui, ſauvoit les ſentimens que la Religion nous donne, & qui ſont fondez inébranlablement ſur la foi qu'on doit avoir pour l'Authorité Divine.

Je le laiſſai donc continuër, il paſſa du fond de l'ame à ſes facultez, & il prétendit qu'elle ne les ignoroit pas moins que ſon étoffe. Elle ne ſait, dit-il, où elle prend ſes idées, ni par quel moyen elle les conſerve ; après avoir dépouillé le corps de ſes ſenſations &

ſe les être attribuéës, le ſcrupule les lui fait abjurer comme un bien uſurpé, & qui lui vient d'enhaut. Elle ne comprend ni l'élévation, ni la baſſeſſe de ſes deſirs; elle forme des deſſeins qui ſont toûjours ſans effet, & des ſouhaits qu'elle ne ſauroit remplir. Tous ſes raiſonnemens ſont creux, & n'apuyent que ſur des fondemens branlans & ſur de faux préjugez. Elle eſt toûjours incertaine, toûjours irréſoluë; & ſoit qu'elle s'éléve ou qu'elle s'abaiſſe, elle eſt toûjours inquiéte & ſans contentement.

Juſqu'au ſiécle paſſé, elle s'eſt fait honneur de trois illuſtres puiſſances, qui donnoient un relief à ſon être; il lui a plû depuis d'en reſſerrer l'étenduë & les fonctions, ſi-bien qu'elles ſont réduites à rien. L'entendement n'eſt plus qu'un miſérable récipient, que des idées étrangéres rempliſſent, parce qu'il n'en peut tirer aucunes de ſon fonds. La volonté eſt une girouette, que le moindre ſouffle des paſſions fait tourner à leur gré; car ce ſont elles qui font preſque toutes les déterminations en quoi conſiſte

l'ac-

l'acte de la liberté, & par conséquent toute sa gloire. Or comme c'est des impressions du dehors & de la chaleur, ou de la froideur du sang qu'elles naissent, l'ame a sans doute moins de part que le corps à ses volontez. Pour ce qui est de la mémoire, l'ame lui a fait changer de gîte de nos jours, & elle l'a dégradée à un tel point, qu'il ne lui reste pas l'ombre de sa premiére Noblesse. Oui, ce vaste Magasin où l'ame renfermoit une infinité d'images, qu'elle alembiquoit & spiritualisoit pour les rendre dignes d'être reçûës dans ses réservoirs, a été transféré ailleurs; & au lieu que pour se ressouvenir du passé, l'ame n'avoit autre fois qu'à se replier sur elle-même pour y contempler ces images en réserve; elle est obligée aujourd'hui d'en sortir, & de suivre à la piste certains petits corps volages qui parcourent impétueusement des routes ambiguës, pour rafraîchir les traces que leurs Prédécesseurs avoient laissées: En sorte que lors que le sujet où ces traces sont imprimées, se dissout, & que l'ame s'en sépare, il faut, à moins que Dieu n'y supplée, qu'elle oublie né-

néceſſairement toutes choſes, c'eſt à dire œuvres, penſées, paroles, arts, talens, connoiſſances, parens, amis, ſon corps même, & qu'elle s'en retourne à ſon principe auſſi dénuée qu'elle en eſt ſortie.

Peut-être penſez-vous, que ſa réſidence dans une habitation matérielle, ne la rend propre qu'à connoître le corps qu'elle gouverne, & ceux dont il eſt environné. Erreur, imagination. Son corps eſt encore plus énigmatique pour elle que ſa propre Nature. Elle ne ſait s'il eſt ſa priſon, ou ſon Royaume; ſi elle a été devant qu'il fût, ou s'il étoit devant qu'elle pût être. Si elle y eſt envoyée immédiatement d'enhaut, ou ſi elle s'y démêle ſeulement de la matiére, comme la fleur, & la plante ſe développent de la ſemence. Si elle aide à le bâtir, ou l'arranger, ou ſi elle ne vient qu'après que l'édifice eſt achevé. Mais quand il ſeroit vrai qu'elle travailleroit à ſa formation & à ſon arrangement, & qu'elle en ſeroit la gouvernante & la Reine; je ne vois pas que ces tîtres faſtueux puiſſent lui aquérir beaucoup de gloire. Jamais

Sou-

Souverain ne fut moins obéï. Jamais Empire ne fut plus mal gouverné. Elle ne ſait ſi elle eſt fixe ou vagabonde. Elle n'a jamais pû marquer préciſément le lieu de ſa réſidence ; & je ſuis perſuadé qu'elle l'ignore encore, & qu'elle l'ignorera toûjours. Dans les tems paſſez, elle s'eſt dépliée entiérement dans toute l'habitude du corps, voulant être également toute dans le tout, & toute dans chaque partie ; en ſorte néanmoins, qu'elle éxerçoit particuliérement ſes plus nobles fonctions, tantôt dans le cœur, tantôt dans le cerveau, ſuivant le caprice de ſes opinions. Aujourd'hui elle s'eſt tellement recueillie & réduite en petit volume, qu'elle n'occupe plus qu'un petit eſpace, & pour ainſi dire, qu'un point dans la tête des hommes ; c'eſt-là qu'elle donne ſes ordres ; c'eſt-là, comme d'un Bureau des Poſtes, qu'elle envoye juſqu'aux extrémitez de ſes Provinces, une infinité de Couriers, dont les uns ſont interceptez, les autres s'égarent, les autres reviennent aſſez mal inſtruits. C'eſt-là enfin, où, comme une ſentinelle poſtée dans un befroi, ou dans un clocher, elle s'occu-

pe ſans relâche à obſerver le branlement des cordes de la cloche, ou le mouvement des rouës de l'Horloge, pour ajuſter indiſpenſablement ſes ſentimens & ſes penſées à la ſonnerie. Ce qui n'a pas toûjours été ; car au dire d'une ame la plus éclairée de notre Siécle, elle avoit devant le péché du premier homme, le pouvoir d'acrocher le balancier & les poids de l'Horloge, de détacher les cordes de la cloche, de la dépendre elle-même, de l'emporter, pour ainſi dire, hors du clocher, de peur que l'harmonie du carillon ne lui fit ſentir des goûts & des plaiſirs, qu'elle ne pouvoit avoir ſans bleſſer ſon innocence & ſa liberté. Pauvre Souveraine ! imbécile Gouvernante ! il n'y a pas de ſi chétif Matelot qui ne ſache le nombre des cordages de ſon Vaiſſeau, & les uſages auxquels ils ſont deſtinez ; l'ame n'eſt pas ſi habile, elle ignore la ſtructure des parties internes de ſon corps ; leurs opérations lui ſont inſenſibles, & elle ne s'en apperçoit jamais. Et quand elle en eſt inſtruite, c'eſt toûjours ſur le raport d'autrui.

Elle a été près de ſix mille ans ſans con-

connoître le canal des chiles, les conduits ſalivaires, l'ouvrage de la ſanguification, & mille autres choſes eſſentielles. Pendant ce long tems, elle échauffoit le ſang dans les veines, au moins on le croyoit; elle nageoit, & ſe promenoit dans ces canaux vermeils, & elle en tiroit les Miniſtres de ſes ordres & de ſes volontez. Elle ſoûtenoit néanmoins, & elle en a juré mille fois, que cette liqueur rubiconde étoit immobile & croupiſſante. Il a falu, pour la deſabuſer & diſſiper cette erreur groſſiére & générale, qu'une ame étrangére ſe ſoit élevée dans le fonds de la Grande-Bretagne, & qu'elle ait convaincu toutes les autres, par mille expériences, que le ſang eſt dans un mouvement continuel, & qu'il ne ceſſe de circuler, que quand on ceſſe de vivre.

Elle ſe flate d'avoir une force infinie. Le plus petit nuage qui s'éléve du méſentére, l'offuſque juſques dans ſon Trône. Le bourdonnement d'un moucheron la démonte, & le bruit d'un verrouil la met hors des gonds, dans ſes applications les plus ſérieuſes.

Ses ſenſations ſont la ſource de ſes plaiſirs & de ſes douleurs, y a-t-il rien qui lui ſoit plus inconnu que leur économie ? Elle ne ſait ſi elle va aux objets ſenſibles, ou s'ils viennent à elle, ou plûtôt ſi elle ne les apperçoit pas dans celui qui les a faits. Elle ſe dépoüille de ſes ſentimens pour en revêtir des êtres auxquels ils ne conviennent pas. Elle regarde les couleurs, les ſaveurs, les odeurs, les ſons, & la lumiére, & mille autres choſes comme étrangeres, quoi qu'elles ſortent du fonds de ſa nature; & que ce ſoit ſes propres maniéres. C'eſt par les ſens qu'elle communique avec tous les corps qui environnent le ſien. Que faut-il pour rompre cette communication ? Une peau mince lui en ôte la vûë, une craſſe délicate la prive du goût & de l'ouïe, une goute d'humeur qui embaraſſe le nerf, un atôme de pouſſiere qui ſe gliſſe dans l'uretere, bouche le paſſage à ſes couriers, & lui ravit la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans ſon corps. En un mot, il ne faut preſque rien pour mettre toutes ſes facultez en deſordre & dans l'inaction.

Si

Si elle eſt ſi excellente, & qu'elle ait le pouvoir & la force que ſes Panégyriſtes lui donnent ; que ne perce-t-elle cette peau ? que ne force-t-elle cette digue pour rouvrir ces chemins fermez, & rendre la liberté à ſes opérations. Elle anime toute la machine, elle eſt par tout, & néanmoins s'il s'éléve quelque orage, quelque tempête dans ſes Etats, au lieu de les calmer elle-même, elle a toûjours recours à quelqu'autre ame éloignée, qui étant moins unie qu'elle à ſon corps, eſt auſſi moins inſtruite de ſes beſoins, & doit y prendre moins de part. Que penſeroit le Roi de Siam, ſi l'Empereur s'adreſſoit à lui pour être informé des deſordres qui ſe paſſent à Vienne ? Ne prendroit-il pas ce Prince pour un homme qui a perdu le ſens ? & ſi la bienſéance l'obligeoit de répondre à ſa demande, que pouroit-il lui dire que ces paroles. Comment voulez-vous que je ſache ce qui ſe fait où je ne ſuis pas, ſi vous ignorez ce qui ſe paſſe où vous étes ? votre ame eſt encore plus folle & plus digne de pitié, que ne le ſeroit cette Majeſté Allemande.

Dans les moindres altérations de son Empire, la tête lui tourne, & comme je vous l'ai déja dit, elle consulte toûjours des ames étrangéres. La plus éloignée & la plus hardie est très certainement celle en qui elle prend plus de confiance, & si on veut qu'elle l'ait entiére, il ne faut que lui parler un jargon misterieux, & lui dire des choses obscures & nouvelles. J'en prends à témoin vos Médecins, dont la faculté n'est pas moins une Secte d'ames que le Portique & le Lycée. Ces ames sont appellées de loin pour instruire la votre des dangers qui menacent son Etat, & des moyens de les éviter, ou de les prévenir. O ! qu'elles s'en aquittent mal ; leur ignorance vous trompe & augmente le péril ; en quels inconvéniens ne vous jettent-elles pas par leurs fausses conjectures. Elles portent souvent la guerre par leurs remédes, dans une Province qui est en Paix ; & supposent le calme dans celle qui est dans le trouble & l'altération. Elles s'appliquent à guérir des maux imaginaires, & négligent ceux qui sont réels & effectifs. Elles embrasent le corps dans les chaleurs,

leurs, & ſe refroidiſſent dans ſes glaces ; elles médicamentent le foye quand les poulmons ſont attaquez; elles vuident enfin les veines, quand il les faudroit remplir, avec le ſuc des alimens qu'elle vous retranche mal à propos. L'ame donne aveuglément dans les erreurs mortelles, qui lui coûtent ſouvent la perte de ce qu'elle a de plus cher, & qu'elle voudroit conſerver. Ne voila-t-il pas un habile gouvernement ? une Reine bien ſenſée, Elle ſe charge de remuer une machine qui lui eſt prétieuſe, & elle ne connoît pas les reſſorts qu'il faut toucher. Elle ſe trouve par tout, ne remédie à rien. Elle ſe croit toute lumiére, & elle ne voit goute.

Peut-on, après cela, la préconiſer & la louer avec quelque juſtice? Et ne faut-il pas la méconnoître autant qu'elle s'ignore elle-même, pour croire qu'elle met l'homme au deſſus de tous les animaux, & qu'il en eſt le Roi & le Maître? Ne comptez pas ſur cette Royauté qui eſt entiérement chymérique. L'homme ne s'eſt conſervé aucune ſupériorité ſur les animaux. On lui

fait trop de grace, quand on le met de front avec eux. S'il en aſſujettit quelques-uns, c'eſt par artifice, ou par le droit du plus fort, comme les hommes le font entr'eux tous les jours. Mais on n'a guéres vû que les Lions, les Tigres, les Ours, & mille autres eſpéces d'Animaux, ayent reſpecté dans l'homme le caractére & la dignité de leur Souverain. Vous avourez ſans peine, que vous les craignez du moins autant qu'ils vous craignent.

L'homme eſt à leur égard un Roi dépouillé, un Roi en peinture, qui ſe fait honneur d'un tître ſans authorité. Ce qui me perſuade & vous doit convaincre, qu'on ne lui ôte rien quand on fait aller les bêtes de pair avec lui; c'eſt que le Tout-puiſſant, qui eſt le Maître abſolu des rangs & des fortunes, vous conſeille de prendre dans la conduite des bêtes le modèle de la votre. Il renvoye l'étourdi au Serpent, le fourbe à la Colombe, le pareſſeux à la Fourmi, & celui qui ſe défie de la Providence aux Oiſeaux du Ciel, qui ſans ſe mettre en ſoin de ſemer, ni de moiſſonner, ne laiſſent pas de vivre & de ſubſiſter tout le long de l'année. Il

Il eſt donc vrai que l'homme, en gros & en detail, eſt un petit ſujet de tentation, & qu'il y a ſi peu d'honneur & de profit dans ſon alliance, qu'on ne lui fait pas grande injuſtice d'y renoncer. Gardez vos femelles, nous garderons les notres, & avec elles les treſors qu'on a mis entre nos mains, & dont la poſſeſſion vous tient ſans doute plus au cœur, que celle que vous nous offrez, d'une immortalité qui pouroit nous être auſſi funeſte qu'elle eſt incertaine.

Le Prince Gnôme vouloit ſe retirer après avoir achevé cette Satyre; Je ſuppliai Magnamara de le retenir, & de le faire conſentir à me donner encore un quart-d'heure d'audience. Il l'arrêta & l'obligea de m'écouter.

Quelques deſavantageux que ſoient les ſentimens que vous avez de l'homme, lui dis-je, je ſuis perſuadé, mon Prince, que votre Alteſſe les abandonneroit, ſi elle vouloit l'enviſager autant de tems par le bon côté, qu'elle l'a regardé par le mauvais. L'homme eſt une eſpéce de médaille, où les yeux, amis & ennemis, trouvent également leur

compte. Si vous le confiderez dans un certain point de vûë, il vous paroîtra avec l'air & la Majefté d'un Souverain ; mais fi vous changez de place, & que vous le tourniez autrement, vous n'y trouverez qu'une bête. Placez-le bien. Ne portez vos regards que fur la face la plus agréable de la Médaille ; vous ferez bien-tôt convaincu de l'excellence de fa nature, & que tout ce que vous appercevez de difforme dans le revers, eft un trait & un artifice de l'Optique, qui ne fait jamais voir les objets comme ils font.

Vous venez de faire une defcription très vive de fes foibleffes & de fes infirmitez. Elles me font trop fenfibles pour en pouvoir difconvenir. Je foufcris à votre Satyre, aux conditions que vous applaudirez aux louanges que je lui donne, & qu'il mérite.

Il a été dégradé de fa Nobleffe, il eft déchû de fa Gloire, dites-vous ; mais quel que foit fa chûte, toute fa perfection n'eft pas tombée avec lui, fon péché a effacé quelques traits éclatans de l'image d'un Dieu qui s'étoit gravée dans fon ame ; mais le fond de cette

image

image y eſt reſté, & y a conſervé avec lui l'immortalité qui en eſt inſéparable. Cette incorporation prétenduë que vous lui attribuez, eſt une chimére que les Philoſophes qui vous ont inſtruit ont abjurée. C'eſt une opinion uſée & ancienne dont ils ſe ſont dépouillez, & vous ont revêtu, comme d'un habit qui n'eſt plus à la mode. Suivez-moi, je vous prie, & vous ſentirez le ridicule de cette opinion, & l'impoſſibilité de la Metamorphoſe qu'elle authoriſe.

Par quel renverſement de l'ordre établi dans la nature, par quelle opération de chymie un eſprit pouroit-il devenir un corps ? Je ne vois rien dans l'ame de l'homme qui marque ce changement prodigieux. Elle eſt au deſſus des corps, elle en juge ſouverainement. Elle ſe démêle & ſe ſépare d'eux, & elle porte ſa vûë & ſes deſirs à des objets auxquels ils ne peuvent atteindre. Voila des titres inconteſtables de ſa ſpiritualité, & pour leſquels l'inſcription de faux n'a pas de lieu. Je veux pourtant les vérifier & vous convaincre de leur Authorité. A ces mots je me penchai du côté de Magnamara, & lui dis

doucement à l'oreille, je vais mener notre Gnôme dans les nuës.

J'embarquai la vérification de cette maniére. Je vous dis premiérement, que l'ame eſt au deſſus des corps, parce que Dieu a ſoûmis à ſon Empire celui qui eſt le plus parfait de tous; & qui renferme & réünit en lui ſeul tout ce qu'ils ont de plus pur & de plus excellent. Il eſt vrai que cette domination a été un peu affoiblie par le crime de la premiére de toutes les ames; mais quelque débile qu'elle ſoit, elle ſubſiſte encore toute entiére, & nous ne voyons pas qu'aucun de ſes inférieurs, ait tenté de ſecouer le joug, & de l'aſſujettir au ſien; au contraire nous expérimentons tous les jours qu'ils craignent ſes menaces & qu'ils obéïſſent à ſes volontez.

Je dis ſecondement, que l'ame juge ſouverainement des corps, parce qu'elle diſtingue parfaitement un corps de ce qui ne l'eſt pas; qu'elle en refuſe d'authorité abſoluë à certaines choſes qui en ont l'ombre, plûtôt que la réalité; tels que ſont le point & la ligne, & qu'elle l'accorde de même à toutes les autres,

autres, qui par une triple dimension occupent plus ou moins d'espace, selon la grandeur ou la petitesse des parties.

Je dis en 3. lieu, que l'ame se démêle & se sépare des corps, parce qu'elle s'unit par la pensée à mille choses qui sont hors de la matiére. Elle connoît une infinité de figures parfaites qu'on ne trouve jamais dans les corps; que les sens ne peuvent appercevoir, & qu'il est même impossible d'imaginer. Ne voit-elle pas clairement, qu'une Sphére parfaite ne peut toucher un plan parfait, que dans un seul point. Qu'un Cercle, si petit qu'il soit, est sans défaut, quand d'entre les lignes tirées du centre à la circonférence, on en peut tirer encore une infinité d'autres. Enfin, qu'un angle est véritablement un angle droit, quand une ligne droite, qui tombe sur une ligne de même nature, ne panche pas plus vers un angle que vers l'autre. Il n'y a rien là qui reléve de la Jurisdiction des sens. Mais elle contemple encore avec plus de dégagement ces nombres immatériels, qu'on appelle éxemplaires dans nos Ecoles de Mathématique, & qui

ſont ſi indépendans des tems & des lieux, qu'on peut dire qu'ils ſont de tous Païs, & qu'ils ſe trouvent les mêmes dans tous les Siécles, & parmi tous les Peuples de la terre. Allez de l'Orient à l'Occident, du Septentrion au Midi, vous y découvrirez que quatre ſont quatre, & dix ſont dix; parce que tous les hommes du monde voyent également & de la même maniére ces nombres dans le fonds de leur ame, avec les yeux de leur intelligence, & qu'il n'y en a pas un qui ne ſente intérieurement combien ils participent à l'unité dont ils ſortent.

Quelle idée ne vous formeriez-vous pas de l'excellence & de l'élévation de notre ame, & de ſon démêlement d'avec le corps, ſi je vous parlois des régles, des nombres & des meſures; des lumiéres, du droit naturel, des ſciences, des vertus & de toutes les autres notions immuables & éternelles, qui ſont nées avec nous, qui n'échappent à aucun eſprit, & qui ſe conſervent en nous ſans l'aide des ſens & ſans notre participation. Je paſſe tout cela ſous ſilence, pour ne vous pas ennuyer,

&

& parce qu'il n'y a rien de ſi évident. J'en veux pourtant tirer une conſéquence qui détruit votre erreur, & vous doit faire comprendre, que la connoiſſance de Dieu n'eſt pas cachée à notre ame, encore moins celle d'elle-même & des choſes qui occaſionnent ſes ſenſations; car puis que cette ame, comme il eſt vrai, conçoit des choſes immuables & éternelles, comme elle ne les peut concevoir que dans un ſujet immuable & éternel, qui eſt Dieu; il eſt certain qu'elle le connoît, la connoiſſance du ſujet étant inſéparable de celle des choſes qui y réſident; de même qu'en voyant les fleurs, dont une Prairie eſt émaillée, on voit néceſſairement l'herbe & le fond qui les soûtien. Notre ame eſt donc ſpirituelle; hé comment ne la ſeroit-elle pas? voyant des objets qui ne ſe voyent que par l'eſprit qui eſt tout œil & toute lumiére. Elle ne s'ignore donc pas, car comme nous voyons la lumiére tant qu'elle nous eſt préſente, & que nous avons les yeux ouverts & ſains; ainſi nous pouvons dire, que ſi la lumiére avoit des yeux, elle ſe verroit toû-

jours, parce qu'elle ſeroit toûjours préſente à ſon éclat. Ces raiſons vous paroiſſent abſtraites, & vous n'y êtes pas accoûtumé ; il faut vous dire quelque choſe de plus plauſible ; & ſans doute de plus conforme aux principes que l'on vous a enſeignez.

Conſidérez que notre ame eſt un être penſant, & qui penſe toûjours ; & que ſes deſirs, & que ſes autres propriétez n'ont aucune teinture, & ne tiennent rien de celles de la matiére & du corps ; qu'elle n'a ni couleur, ni figure, ni parties ; qu'elle n'occupe aucune eſpace, qu'elle n'a aucun mouvement ; que Dieu eſt ſon centre naturel où elle eſt plus ou moins attachée, ſelon qu'elle a plus ou moins de ſageſſe & de juſtice ; & qu'elle n'y auroit pas de place, ſi cette ſageſſe & cette juſtice l'abandonnoient entiérement. L'ame n'eſt préſente dans le corps que par ſon opération, elle y agit d'une maniére ſpirituelle à l'imitation de ſon Auteur, laquelle eſt néanmoins limitée dans ſa vertu. Elle eſt toute où elle git, fut-elle en mille endroits differens, parce que ſon action fait ſa préſence,

&

& que ſa nature eſt très ſimple & très ſinguliére. Elle n'eſt jamais oiſive, & toûjours elle agit, ou par raport à Dieu, à qui elle ſe ſoûmet, ou à l'égard des corps qu'elle régit. Mais quoi que ſon action puiſſe être plus foible en même tems, ou plus forte dans un corps que dans un autre; l'ame y eſt toûjours égale, parce qu'elle n'eſt pas ſuſceptible de grandeur & de petiteſſe. J'ajoûte à cela, que la ſpiritualité de notre ame devient inconteſtable par la qualité de ſa vie. Tel eſt l'être qu'elle eſt la vie, & telle eſt la vie qu'elle eſt la nourriture. Nous ſavons que l'ame ne ſe nourrit pas de pain, mais de la parole de Dieu. L'ame ne paroît jamais moins vigoureuſe que quand le corps a plus d'embonpoint. La plûpart de vos premiers Maîtres l'ont penſé comme nous; car s'ils avoient crû autrement, ils auroient dit, que ceux qui avoient plus de matiére avoient auſſi le plus d'intelligence; mais ils étoient perſuadez que jamais l'eſprit n'a plus de pénétration & de vivacité, que lors qu'il tient le moins au corps, & qu'il eſt prêt de rompre les liens qui l'y attachent.

chent. Les gens délicats & de bonne chére, ſont preſque toûjours les plus épais, & les plus bouchez. Les mets délicieux ne les rendent meilleurs ni plus intelligens.

Je finis ce diſcours en vous aſſurant qu'une vie ſi noble, & qui ſubſiſte par une nourriture auſſi excellente que l'eſt la vérité, vous eſt une caution ſûre de l'immortalité que l'on vous offre, & que vous mépriſez. C'eſt en vain que vous vous figurez que l'ame périt aujourd'hui avec le corps ; elle n'a rien de commun avec la vie ; elle n'a rien de commun avec la mort ; & quand il deſcend & ſe corrompt dans le tombeau, elle recouvre la liberté perduë, & vole pour en jouïr dans le ſein de ſon Créateur. Elle oubliera volontiers l'outrage que vous avez fait à ſa dignité, pour avoir le plaiſir de vous conduire dans cet azile ſacré des ames bienheureuſes ; il eſt ſans doute plus déſirable, que le néant où vous vous retranchez. Revenez avec nous & conſpirons enſemble à repeupler l'Univers d'un nombre infini d'aimables créatures. L'exemple des Salamandres, des

Syl-

Sylphes, &c. vous invite à cette réünion. J'ai déja digéré les articles du Traité, il n'y a qu'à le ſigner, & je bénirai le jour fortuné, qui me procurera la gloire d'avoir conſommé un ouvrage, qui doit faire le bonheur de vos Sujets & celui de tout le genre humain.

Le Prince Gnôme parut encore plus tranquile durant ce diſcours qu'il ne l'avoit été dans le premier. Il ne fit pas de mine ni de grimace. Et à ſon air, & à ſon maintien compoſé, je commençois à me flater de l'avoir gagné. Je remarquai bien-tôt qu'il ne s'étoit calmé que pour donner plus d'attention, & répondre avec plus de force à mes raiſonnemens, que j'avois guindé exprès pour mortifier ſon arrogance. Je vois, me dit-il, que vous étes content de votre Sermon. Sans être biſare dans mes goûts, je n'en ſuis pas également ſatisfait, & loin de le trouver convainquant comme vous le penſez, il me ſemble tout propre à m'affermir dans mes ſentimens. Ce ſont tous grands mots, grandes hyperboles, grands ſophiſmes, & grandes ſubtilitez qui ſont capables d'é-

d'étourdir, & de ſurprendre des ames vulgaires; mais qui ne font aucune impreſſion ſur les perſonnes de mon caractére & de mon ſens froid. Je croi encore que l'ame des hommes eſt une folle qui ne ſait ce qu'elle eſt, ni ce qu'elle deviendra. Il ne faudroit pas aller bien loin pour trouver de ſes pareilles, qui lui ſoûtiendroient en face, que ſemblable aux animaux, elle ne ſe repaît que de ſpectres & de phantômes, qu'elle ne ſe repréſente rien, pas même le Dieu qui l'a faite, que ſous la forme d'un corps; que toutes ces notions générales qui renferment les Loix des mœurs & des ſciences, les Régles des nombres, des meſures, auxquelles elle donne gratuitement le nom de véritez immuables & éternelles, ne ſont que des êtres de raiſon, des idées creuſes, des chiméres & des fictions de l'eſprit; enfin, qu'elle ſuit tellement la deſtinée du corps qu'elle habite, qu'elle eſt molle & foible comme lui dans la plus tendre enfance, juſqu'à ne pouvoir conſerver aucune impreſſion ni aucune trace de ſes opérations, qu'elle l'entend & ſe fortifie comme lui dans le milieu de

l'âge,

l'âge, & que sur la fin de la vie, elle retombe, à son éxemple, dans ses premiéres foiblesses, & dans ses premiéres obscuritez. Doucement, Monseigneur, m'écriai-je, vous outrez un peu la matiére; mais que dites-vous de la pensée dont nous avons une idée si distincte & si différente de celle du corps, & quel rapport leur trouvez-vous ensemble? celui, dit-il, du ruisseau avec sa source. Quoi, repris-je, vous croyez que le corps est la source de la pensée? pourquoi non, repartit-il, est-il plus dificile à Dieu de faire sortir la pensée du corps & de la matiére, que de tirer l'ame & l'esprit du néant? Je vois bien ce que c'est, continua-t-il, vous ignorez la nature de la pensée, & je vais vous l'apprendre. La pensée est une parole intérieure avec laquelle on s'entretient soi-même, comme on se sert de la parole sensible pour communiquer avec les autres. Or comme pour former ces sons articulez qu'on appelle la parole extérieure, & qui expriment nos sentimens au dehors, il ne faut que des petits corps déliez qui s'insinuent dans les nerfs, & dans les muscles destinez au parler,

parler, il ſuffit auſſi pour former cette parole intérieure qui s'appelle penſée, que de petits corps plus ſubtils & plus déliez, heurtent des reſſorts plus fins, & plus délicats, & ſe gliſſent dans des conduits plus étroits & plus imperceptibles.

Mais, dites-moi je vous prie, interrompis-je, comment eſt-il arrivé que ces reſſorts & ces conduits ayent échapé à la vûë & aux obſervations des anatomiſtes de notre tems, qui ſont ſi éxacts dans leurs recherches, & ſi heureux dans leurs découvertes? c'eſt repliqua-t-il, parce qu'ils étoient prévenus du contraire. Leurs préjugez, & leurs préventions ont cauſé leurs erreurs, & les y ont fait perſévérer, de la même maniére qu'ils ont été des milliers d'années ſans découvrir le canal du chile, & la circulation du ſang. Ce qui vous doit perſuader que la choſe eſt, comme je vous l'explique, c'eſt à dire, que l'une & l'autre parole partent du même principe, & ſont produites par des moyens ſemblables, les proportions gardées, c'eſt que je remarque que les deſordres que l'excès du vin, & les paſ-
ſions

ſions immodérées vous cauſent, paroiſſent également dans vos diſcours, & dans vos penſées. On ne ſait ce qu'on dit, ni ce qu'on penſe, on parle & on raiſonne mal, & le trouble eſt répandu par tout, parce que la maſſe du ſang étant échauffée & rarefiée par le feu qui ſurvient, tout ce qui en fait partie devient ſuſceptible de ces mouvemens, & de ces agitations extraordinaires.

Ah! pour le coup, mon Prince, lui dis-je; voila ce qui s'apelle de la pure ſubtilité; votre ſyſtême eſt ingénieux, mais il n'eſt pas également ſolide, & il ſeroit auſſi facile de me perſuader, que la penſée & le raiſonnement ſe peuvent former dans un tuyau d'orgue délicatement fabriqué, que de me faire concevoir qu'ils naiſſent, comme vous l'avez avancé, dans ces conduits fins & déliez, que vous ſupoſez dans le corps humain. La matiére n'eſt pas moins matiére pour être plus ſubtile qu'une autre, & ce qui eſt matiére ne ſauroit jamais penſer.

Vous vous trompez encore une fois, reprit le Prince Gnôme, & vous en tomberez d'accord, ſi vous mettez bas

tous vos préjugez. J'ai été persuadé, comme vous, de la spiritualité de votre ame, & quand je considérois ses craintes, ses desirs, & ses autres perceptions, je m'imaginois que tout cela l'élevoit au dessus de la matiére, & n'avoit rien de commun avec le corps. Un peu d'aplication jointe aux circonstances de notre rupture m'a desabusé, & vous le serez comme moi, si vous éxaminez de près cette même matiére de laquelle vous croyez que votre esprit est séparé. Suivez pas à pas les vertus qui lui sont attachées, & les merveilleux effets qu'elle produit, quand elle est philtrée & subtilisée de certaine maniére. Vous verrez que ce n'est pas deshonorer votre ame, que de la confondre avec elle, & qu'il n'y a que le plus & le moins qui les distingue. Considérez la force & la délicatesse de ces petites parties de sang qui servent à toucher & à remuer les ressorts de votre machine. Regardez la vertu de ces petits atômes échapez par hasard, qui mettent dans un mouvement si violent des animaux d'une grandeur énorme. Passez plus loin & at-

tachez toute votre attention sur la petitesse de vos yeux, de ceux d'une Aigle, d'une Fourmi, d'un ciron ; ce n'est que dans un point imperceptible, que se ramassent, sans confusion, une infinité d'images de toutes tailles & de toutes couleurs, qui représentent autant d'objets. Avancez encore dans la tête des Cirons, & voyez y un point encore plus délicat, où cette infinité d'images si différentes se fixent pour se représenter à la fantaisie, quand il lui plaît de les appeller, ou quand elles y sont portées par les conjonctures. Certainement si vous réfléchissez sérieusement sur la grandeur & l'étenduë de cette vertu, qui réside dans la moindre partie de la matiére, dans un seul point ; vous conviendrez qu'il n'y a rien dont elle ne soit capable, & où elle ne puisse aller, quand elle est entre les mains d'un Artisan, dont la puissance & la sagesse sont également infinies.

Je conviens, repartis-je brusquement, que Dieu peut tout ; mais comme sa Sagesse a établi certaines Loix, & qu'elle s'est prescrit certaines maniéres d'agir qu'il ne change pas ; & qui déter-

minent l'action de sa puissance, il ne sera jamais que la matiére pense, ni que l'esprit occupe une espace. Le terme d'esprit vous égare : mon Cavalier, reprit-il, vos Chimistes vous pouroient redresser. Ils démêlent tous les jours dans les liqueurs & dans les sels, l'esprit d'avec le corps, sans s'aviser de leur attribuer une nature différente. Les choses extrémement déliées, ou qui échapent à la vûë, ont usurpé le nom d'esprit, & on l'a toûjours donné aux essences & aux parties subtiles du sang, quoi que ce soient des corps effectifs. Vous me direz, que si on ne voit pas l'air & le vent, on ne laisse pas de les sentir, & qu'ils font des impressions sur votre corps ; & moi je vous répond que la pensée en fait de plus fortes ; si elle est vive elle vous échauffe, si elle est froide elle vous glace, si elle est chagrine elle vous desseiche, & si elle est gaye elle vous réjouït & augmente votre embonpoint. Le corps prend le caractére de la pensée, & l'ame comme je vous l'ai déja dit, & que je vous le répéte encore, suit l'accroissement & la décadence du corps qu'el-

qu'elle anime; elle eſt foible dans l'enfance ; volage dans l'adoleſcence ; impétueuſe dans la jeuneſſe ; raſſiſe dans le panchant de l'âge , & elle finit par où elle a commencé ; c'eſt à dire, que dans la décrépitude de vos années, elle retombe dans ſes premiéres foibleſſes, & n'a pas plus de raiſon qu'un enfant.

Ne me dites pas qu'elle ſe démêle ſouvent du corps , & qu'on la voit quelque fois ſaine, forte & lumineuſe, quand le corps paroît accablé de maux & dans un entier épuiſement; & qu'enfin elle ne raiſonne jamais mieux, que dans les momens qui précédent leur ſéparation prétenduë. Je ne ſuis pas ſurpris de cette vigueur , & de ces clartez extraordinaires ; je les regarde comme des ſaillies , des efforts & des accès cauſez par le mouvement & la fermentation du ſang & des humeurs ; de même que le corps d'un malade, quoi qu'abattu par la violence & la durée de la fiévre, reprend toutes ſes forces, & en fait paroître de ſurprenantes dans ſes redoublemens & dans le délire. Il n'eſt pas étonnant que des parties ſi différentes par leur figure & leur

arrangement produisent des effets si peu semblables. Le sang bouillonne dans le corps, quand d'autres humeurs plus épaisses y demeurent dans le calme ; les esprits agitent le cerveau & laissent les pieds sans mouvement. Certains ressorts commencent à jouër quand les autres se détendent & se relâchent. L'ame même est divisée en deux parties par vos spirituels ; l'une inspire, l'autre consulte ; l'une préside, l'autre doit obéir. Ce sont deux sœurs dont les relations & les fonctions différentes marquent la diversité ; c'est, si vous voulez, le mari & la femme, Adam & Eve, comme l'explique un de vos Docteurs, qui n'étoit pas surpris de voir que la partie supérieure de l'ame fût occupée de Dieu dans l'extase, & que sa partie inférieure demeurât dans l'inaction à l'égard du corps même, & qu'elle oubliât, en quelque sorte, l'obligation qu'elle a de le régir & de le faire mouvoir. Cette diversité d'opération & d'objet, dans un être que vous croyez indivisible, n'authorise-t-elle pas la variété des actions de l'ame & du corps, que je crois pêtris de la même

matiére, avec cette différence, que l'arrangement & le volume des parties qui les composent, ne sont pas les mêmes.

J'ajoûte à cela deux remarques, que vous pouvez faire tous les jours, & qui vous doivent frapper, jusqu'à vous convaincre de la vérité de ce que je vous ai dit jusqu'à présent. La premiére, c'est que durant le sommeil, l'ame est infiniment plus endormie que le corps. Car hors quelques parties extérieures du corps, que l'assoupissement de l'ame & leur lassitude tiennent immobiles, parce qu'elles ne se remuent d'ordinaire que par ses ordres, sans qu'elle sache comment ils sont éxécutez; toutes les autres veillent à leurs devoirs & les remplissent éxactement & sans interruption. Le cœur s'étend & se resserre; les poulmons inspirent & respirent; le chile coule & se colore; le sang circule; les artéres battent; la digestion se fait; les chairs s'engraissent, & tous les membres prennent de l'accroissement. Il n'en est pas de même de l'ame, elle est comme anéantie toutes ses facultez sont interdites, tou-

tes ſes modifications ſuſpenduës, Elle ne connoît rien, elle ne voit rien; elle ne ſent rien. S'il lui arrive de penſer, quand le choc de quelque atôme de vapeur l'a obligée de l'éveiller; alors toutes ſes penſées ſont des folies, des extravagances, ou des phantômes qui l'effrayent elle-même, & qui font rire ceux à qui on raconte ſes rêves. Si elle étoit ſpirituelle comme vous le prétendez, toutes ſes penſées ne dévroient-elles pas être juſtes, & tous ſes jugemens éxacts dans ſes heures tranquiles. Le ſilence des paſſions, la fuite des objets, l'affranchiſſement des ſoins & de la direction de la machine, la rendant à elle-même, la mettant dans une pleine liberté, & ne lui laiſſant aucune diſtraction, peut-elle ne pas entendre cette vérité éternelle & intérieure, que vous voulez qui lui parle toûjours, & que ce long intervale de repos lui donne le loiſir d'écouter? Cependant, elle eſt ſourde & aveugle; elle demeure oiſive & dans une entiére inaction. Tirez la conſéquence & convenez avec moi, qu'il ne faut qu'un petit grain d'*Opium* pour faire ſuccomber

ber toute la force de la plus belle & de la plus grande ame de l'Univers.

La 2. remarque, c'eſt qu'on voit des yvrognes en qui l'eſprit paroît beaucoup plus yvre que le corps. Leur conception eſt entiérement bouchée; leur raiſon a fait naufrage, ils ne font & ne diſent que des extravagances; mais s'il faut quiter le lieu de leur débauche quand la nuit eſt venuë, ils regagnent leur domicile ſans chanceler & ſans ſe tromper, & s'étant couchez comme de coûtume, & ayant dormi profondement, ils ne ſe reſſouviennent, le matin à leur réveil, d'aucunes de leurs paroles & de leurs actions du jour précédent. D'où vient ce deſordre de l'eſprit? D'où vient cette déroute de la raiſon? D'où vient que les vapeurs du vin renverſent plûtôt le trône de l'intelligence, que le magaſin des eſprits, qui ſervent à remuer la machine? Vous héſitez à me répondre; je le ferai pour vous, & je dirai que c'eſt parce que cette partie de l'ame qu'on appelle animale, eſt composée de petits corps aſſez épais, qui réſiſtent par leur ſolidité à l'impreſſion des vapeurs, & tiennent

ferme dans leur poste, pour ne pas troubler la régularité de leurs fonctions; au lieu que ces autres petits corps, qui forment la plus noble partie de l'ame, & sur qui tombent les rayons de la souveraine raison, étant plus déliez & plus délicats, sont aussi moins capables de soûtenir le choc de ces vapeurs, & par conséquent plus susceptibles de dérangement. C'est dans ces principes que se trouve le dénouëment de l'Avanture de ce jeune Page, qui étant né stupide & matériel, changea tellement de caractére d'esprit dans les ardeurs d'une fiévre aiguë, que toutes ses paroles étoient autant de sentences & d'oracles. Le Roi son Maître fut averti de cette étonnante métamorphose, il se transporta dans la chambre du malade, & ayant entendu les plus belles choses du monde, & les plus grandes maximes de la Politique, il crut qu'il lui importoit de tout, de se conserver un si rare génie; il ordonna à ses Médecins, d'employer tous les secrets de leur Art pour le guérir. Ils le guérirent en effet; mais ce pauvre garçon, en recouvrant sa santé, retomba dans

ſa ſtupidité naturelle, & dans le mépris de ſon Prince, ce qui lui fit regretter ſa maladie, & maudire ceux qui l'en avoient délivré.

Si cet éxemple vous laiſſe encore quelque doute, ce que je vai dire le diſſipera entiérement. Conſidérez que le feu du ſang fait ſur l'ame, ce que la lumiére fait ſur les yeux, & que leurs impreſſions ſont toutes ſemblables. Avec trop peu de lumiére on ne voit que confuſément les objets; avec aſſez de lumiére on les voit très diſtinctement; & avec trop de lumiére on s'éblouït, & on ne voit goute. Avec trop peu de feu dans le ſang on a des vûës & des connoiſſances confuſes & bornées; avec un feu réglé, on a des vûës juſtes, fines & très claires. Avec un feu exceſſif, on n'a que des vûës étrangéres & perduës. Et pourquoi? parce que l'activité de ce feu étant trop foible dans les premiers, pour mettre dans un juſte mouvement ces parties ſubtiles dont l'ame ſe forme, elle ne peut donner que des eſprits du commun. Cette même activité étant dans ſes ſeconds dans un point de pro-

portion & de perfection, auquel rien ne manque, ſon action eſt pleine de juſteſſe & elle produit néceſſairement de bons eſprits. Enfin, cette activité étant hors de meſure dans les derniers, elle agite & diſſipe tellement ces petits corps ſubtils, que les illuminations ſupérieures frapent toûjours à faux & n'y peuvent introduire aucune raiſon; & de cette façon il n'en reſte que des fols & des extravagans. Examinez, je vous prie, ces trois degrez de feu, ſuivez leur action, & vous y trouverez non ſeulement la véritable cauſe de la différence des eſprits & de leur changement de caractére; mais encore que tous les effets qui en naiſſent ſont produits par les mêmes régles de la nature, & par la même mécanique que ceux de la lumiére. Leur vouloir attribuer un autre principe, & ſe flater de le connoître, c'eſt ſe faire une idée de fantaiſie, & imiter Pherceïdes, qu'on a crû n'avoir inventé l'opinion de l'immortalité des ames, que pour ſatisfaire l'ambition de la ſienne.

Tous ces raiſonnemens, mon Prince, lui dis-je, ne ſont que de la crême

me fouettée, & ne donnent pas la moindre atteinte à l'idée que je me suis fait de l'excellence & de la dignité de mon ame. Je distingue fort bien entre sa nature & celle de mon corps, & je connois parfaitement bien l'être pensant & excluant l'idée de l'être matériel. Je pourois aussi vous marquer clairement & distinctement les opérations qui leur sont propres; il n'y a que les communes & les mêlées qui vous égarent & vous les fassent confondre. Mais, sans tant philosopher sur ce même chapitre; puis que vous m'avez renvoyé aux Chymistes; faites-moi la grace de m'aprendre par quel art singulier, & par quelle vertu chymique, l'ame qui étoit spirituelle & immortelle en Adam, comme vous en convenez, est devenuë corporelle & périssable en lui même, & dans tous ses Descendans.

Il est aisé de vous l'enseigner, reprit-il, le crime primitif a fait ce prodige; il a incorporé l'esprit & l'a fait devenir chair. De la même maniére que la vertu spiritualise le corps & lui prête ses qualitez; l'ame a Dieu pour prin-

principe, & le néant pour origine; elle s'aproche de l'un à mesure qu'elle s'éloigne de l'autre; elle a plus ou moins d'être & de perfection, selon qu'elle est plus ou moins proche de la source de tous les êtres. Sa vie est une espéce d'échelle qui touche le Ciel par un bout, & la terre par l'autre. A l'une des extrémitez, elle trouve Dieu & l'immortalité; à l'autre la mort & le néant. Si elle s'éléve, elle se spiritualise & se divinise en quelque sorte; si elle s'abaisse elle devient semblable aux bêtes, & finit comme elles. Le premier homme s'étant laissé emporter par le poids fatal de ses cupiditez, de ses goûts irréguliers, est tombé dans ce malheur. Son ame est devenuë charnelle & dissoluble. Le Seigneur a demeuré quatre mille ans sans le vouloir retirer de cet état malheureux. Si vous éxaminez tous les motifs, qu'il lui a donné de faire le bien, & toutes les menaces qu'il a employées pour le détourner du mal; vous m'avouërez qu'il ne l'a regardé, pendant tout ce tems-là, que comme un homme périssable en tout genre. Sa durée étoit, sans dou-

doute proportionnée à celle des récompenſes & des punitions. Elles étoient paſſagéres ; il faloit donc qu'il paſſât & finît avec elles.

Vous m'étonnez, lui dis-je, & je ne ſai où vous avez puiſé ces étranges principes ; dans la raiſon de Dieu, repliqua-t-il, c'eſt ſon éclat qui avoit ſpiritualiſé l'ame de ce premier Pére ; c'eſt ſon image qui l'avoit renduë immortelle ; il a fermé les yeux à ce divin éclat ; il a briſé & foulé aux pieds cette Image ſacrée ; il a perdu ces excellentes prérogatives ; il a été dépouillé de ces brillans ornemens, & il eſt deſcendu plus bas que le naturel. Ne vous abuſez pas, il n'y a que Dieu qui ſoit véritablement immortel, parce qu'il n'y a que lui ſeul qui ſoit véritablement indiviſible, & qui puiſſe ſubſiſter de lui-même. Il eſt l'Unité ſouveraine qui ſe ſuffit à Elle-même. Tout ce qui en ſort & s'en éloigne eſt diviſible, & par conſéquent finiſſable. Cette ſainte Unité, voulant faire part à l'homme de ſa félicité & de ſa gloire, le remplit de ſon Eſprit, & cet Eſprit qui eſt le Sceau de ſon Amour, gra-

grava les traits de ſa reſſemblance dans le fonds de ſon ame, que la mort & le néant euſſent reſpecté éternellement, s'il les avoit ſû conſerver. Tant que cet Eſprit fut avec l'homme, il fut tout ſpirituel, & ne forma pas une penſée qui ne le rendît digne de l'immortalité & de la communication de l'Etre Souverain; mais il perdit tout en le perdant, & ce n'eſt que par la réünion de cet Eſprit avec lui, qu'il peut recouvrer de ſi glorieux avantages. Contemplez l'homme réüni à cet Eſprit Saint; vous trouverez un homme tout nouveau, qui a un cœur & une ame toute neuve, qui n'aſpire qu'à des biens éternels; qui n'a de vie & de mouvement, que par cet eſprit. S'il parle, c'eſt cet eſprit qui parle par ſa bouche; s'il deſire, c'eſt lui qui forme ſes deſirs; s'il fait des priéres & pouſſe des gémiſſemens, c'eſt lui qui prie & qui gémit pour lui. Enfin, il eſt ſon ame, ſon cœur, ſon eſprit & ſon tout; & il ne ſe contente pas de retracer en lui les caractéres de ſon Image effacée; il ſe rejoint encore à ſon Original pour une éternité.

Permettez-moi, lui dis-je, de vous interrompre ſur un ſi bel endroit, je vous attendois-là. Vous convenez qu'aujourd'hui l'ame eſt réabilitée, & que de charnelle & périſſable qu'elle étoit devenuë, elle a été ramenée à l'Eſprit & à l'Immortalité ; pourquoi donc prenez-vous pour prétexte de votre éloignement des hommes, un défaut d'immortalité, dont l'Eſprit du très Haut les a délivrez. Parce que, repartit-il, ce Divin Eſprit ſe rencontre chez peu de perſonnes, & que ceux qu'il honore de ſa préſence, en recouvrant le Privilége de s'immortaliſer, ne ratrapent pas celui de ſe communiquer aux autres.

Adam, repris-je, eut donc cet avantage pendant qu'il fut fidele, & qu'il ne viola point cette Loi de communication, que vous prétendez qui lui fut donnée avec la vie ? Oui, répondit-il, il en a joui, & quelques autres privilégiez auſſi, en qui Dieu avoit conſervé ſon Eſprit. Mais leur race étant éteinte, & l'Eſprit de Dieu s'étant retiré de tous les hommes, nous primes notre parti, & nous nous ſommes

 mes

mes abstenus de parier avec vous, parce que, de la maniére dont vous êtes faits aujourd'hui, & qu'on peut commercer avec vous, selon vos propres principes, il y a pareil hasard de perte & de gain, ce qui vaut moins que notre état, car le néant nous sauve du malheur éternel, & nous ôte en même tems le sentiment de toutes ces pertes que vous avez tantôt éxagéré. Vivez donc en paix, & laissez-nous mourir de même, nous n'envions pas votre bonheur; profitez de vos disgraces passées, & suivez jusqu'au bout le chemin qui vous est rouvert à l'immortalité, sans inquiéter davantage ceux à qui votre corruption l'a fermée pour jamais.

Je vous réponds, dis-je, de votre tranquilité pour l'avenir; il est avantageux de n'avoir aucune relation avec vous. Vos erreurs pourroient devenir contagieuses, reportez-les dans vos cavernes profondes, où vous les avez prises. Il paroît assez que vous vous êtes livrez à l'esprit de mensonge, & qu'il s'exprime par votre organe; mais la vérité triomphera de ses artifices, & ne permettra pas que le miroir où elle

ſe regarde ſans ceſſe ſoit terni par vos calomnies. Ce miroir où ſon image eſt formée par ſa préſence & ſon regard ; cette ame, qui eſt le plus noble & le plus excellent de ſes Ouvrages, ſubſiſtera éternellement, & ſera toûjours éclairée des rayons de ce Soleil de Juſtice. Je le ſai, je l'atteſte, la Religion me l'a enſeignée, la raiſon me l'inſinuë, & le ſentiment m'en convainc. Anathême aux Démons, anathême aux Gnômes, anathême aux Libertins, anathême à tous ceux qui croyent que la fin de leur vie eſt celle de leurs peines & de leurs plaiſirs.

Le Prince Gnôme m'entendant fulminer tous ces anathêmes, fit une inclination de tête à Magnamara, pour lui dire adieu, & délogeant au plus vîte, il diſparut à nos yeux dans le moment, & fut, ſans doute, recevoir de ſes Sujets les louanges que méritoit ſa réſiſtance.

Pour moi, dans mon émotion, je continuai mes invectives contre les Ennemis de la gloire de notre ame, & il n'y eut pas un ſujet de cette République soûterraine qui ne reçut quelque

égratignure. Ce Gnôme, disois-je à Magnamara, a l'esprit gâté, je ne sai qui l'a perverti au point qu'il le paroît; mais assurément on ne le peut être davantage. Magnamara me répondit, que ce malheureux Garde de trésors, devoit sa perversité & ses erreurs partie aux suggestions des Démons ses voisins, partie aux Conférences de quelque Cabaliste bâtard, & de la Secte des Saducéens, & partie enfin à la lecture des œuvres d'Aristote & d'Averroës. Quoi, repris-je, Mrs. les Gnômes montent aussi sur les bancs? Sans doute, repliqua-t-il, ils m'ont pressé plusieurs fois de leur expliquer les endroits obscurs de ces deux Philosophes. Et leur Prince qui se livre tout à l'étude, & qui se pique d'être savant, n'a pas laissé de me suplier de lui résoudre des doutes sur l'Ancien & le Nouveau Testament. Je ne m'étonne plus de leur embrouillement extrême, m'écriai-je, puis qu'ils ont tâté des ténébres d'Aristote. J'ai ouï dire mille fois à mon Précepteur, qui passoit pour très habile, & qui n'épargnoit point ses peines & ses soins pour m'instruire,

que

que de tous les Auteurs, il n'y en a pas un qui ait plus mal raiſonné qu'Ariſtote ſur la nature de Dieu & celle de l'ame. Je n'en trouve point de ſi ſotte que la ſienne, reprit Magnamara, ni qui ſoit plus propre à donner mauvaiſe opinion de celle des autres. Elle ne ſe connoît en nulle façon. Elle a eu pourtant la témérité de vouloir éclairer toutes les ames de ſon tems. Il faut que je vous raconte à ce propos, ce que cet homme ſi vain & ſi obſcur entreprit un jour pour ſe faire valoir. Voyant que tout l'Univers étoit partagé en des opinions différentes ſur la nature de l'ame, & que la plûpart, pour ainſi dire, nageoient entre deux eaux, & flotoient dans des irréſolutions trop inquiettes; il ſe mit en tête de les tirer de l'incertitude, par une déciſion nette & préciſe. Il avoit du crédit, & la réputation de ſon ſavoir n'alloit guéres moins loin, que celle de la Gloire & des Conquêtes du grand Aléxandre ſon Diſciple. Tous les Savans lui faiſoient la cour; il ne ſortoit rien de ſa plume qui ne fût aplaudi, & ſes moindres paroles étoient

prises pour des oracles. Sur ce pied-là vous jugez bien qu'il n'eut pas de peine à faire expédier un ordre, pour convoquer le Ban & Arriére-ban de tous les Philosophes de la Gréce. Le quartier de l'Assemblée fut marqué à Athénes ; ils s'y rendirent, & s'étant rendus tous ensemble dans la grande Sale du Palais des anciens Rois de cette superbe Ville, Aristote y parut sur un Trône magnifique, & sous un Dais tout brillant d'or & de Pierreries. Après avoir préparé cette illustre Troupe à recevoir en dernier ressort l'Arrêt qu'il alloit prononcer ; il parla de cette sorte. Vous êtes embarassez, Mrs. les Barbons, sur la nature de l'ame des hommes, vous ne savez si elle est chair ou poisson ; plusieurs se mêlent de la définir, & personne ne donne dans le but. Graces à mes profondes méditations, j'ai attrapé le nœud de la difficulté. Je suis persuadé que vous vous en tiendrez-là, & que vos inquiétudes finiront pour toûjours ; écoutez bien ce que je vas vous dire.

L'ame, oui, l'ame, cette noble partie de nous-même ; cette Reine du monde ;

de; cet asile de la Vérité; le trésor des Sciences; cette lanterne mistérieuse où brillent les plus hautes lumiéres; cette Lieutenante des Dieux est la forme du corps; forme pour informer, & qui contenant éminemment les perfections des formes subalternes, est nécessairement comme l'acte d'un être en puissance, en tant qu'il est en puissance.

Ce fameux Arrêt prononcé d'un ton de Maître & d'un ton de Souverain, fut reçû différemment de cette vénérable compagnie. Les Philosophes Courtisans firent des mines pour marquer leur admiration. Les railleurs faisant allusion aux termes de l'Arrêt, dirent que l'ame étoit trop heureuse d'être tombée entre les mains d'Aristote, & que s'il ne lui donnoit pas beaucoup de lumiére, en récompense il lui accordoit beaucoup de puissance & d'authorité. Les Satyriques, *dont la puissance fantastique n'agrandissoit pas la fortune*, le traitérent de Charlatan; & murmurérent tout bas, qu'il les avoit appellez-là pour leur vendre son beaume. Les indépendans qui faisoient le plus grand nombre, gardérent un morne silence,

& enfonçant leur chapeau dans leur tête, ſe retirérent bruſquement, & le cœur plein de rage, de s'être expoſez aux fatigues d'un ſi long voyage, pour venir ſe repaître d'un galimatias. Cependant, il y en eut de ſi prévenus en faveur d'Ariſtote, qu'ils reſpectérent ſes ténébres, & voulurent entendre du miſtére dans l'obſcurité de ſes paroles, que peut-être il n'entendoit pas lui-même. C'eſt ſur ce fondement qu'ils impoſérent à leurs Sectateurs la loi de pénétrer le ſens de l'Enigme qu'il avoit jettée à l'avanture, ce qui les engagea en des veilles & des recherches ſi pénibles, qu'il leur en coûta preſque à tous la raiſon & la ſanté.

C'eſt dommage, dis-je à Magnamara, que l'Acte de cette Aſſemblée ne ſoit pas venu juſqu'à nous. Les Mécontens devoient bien en emporter quelque Copie colationnée. Il eſt reſté long tems dans les Archives de l'Areopage, continua-t-il; mais depuis il a été enveloppé dans les révolutions & les ruines de cette floriſſante République.

Le fruit que nous devons tirer du foible ſouvenir que la tradition nous en

a

a laissé ; c'est que quelque connoissance que les Livres nous donnent de la nature de notre ame, & de celle de son Auteur, on ne les sauroit connoître parfaitement que par les lumiéres que l'on puise dans la Religion. C'est-là que nous devons nous arrêter, sans quoi nous nous trouvons dans des perpléxitez mortelles, & dans un continuel & funeste égarement. Il est nécessaire que nous sachions que Dieu a créé notre ame, & qu'il l'a faite pour lui ; mais il nous importe peu de savoir si elle est étrangére dans le corps, ou si elle en est originaire ; si elle y arrive après qu'il est formé, ou si elle aide à le former. On se chicane là-dessus, & on n'a aucune bonne raison pour asseoir un jugement certain ; car quoi qu'on donne quelques probabilitez, qu'elle ne s'unit au corps qu'après un nombre de jours ; il y a plus de vrai-semblance qu'elle s'y trouve dans le moment de la conception, & qu'elle travaille à l'arrangement miraculeux de toutes les parties du corps, & à régler leur économie & leurs fonctions. Les Médecins de Paris firent ouvrir le corps d'une

Joueuſe de Luth : ceux qui firent cette opération ſoûtinrent, qu'un enfant dont elle n'étoit groſſe que depuis trois jours, avoit été animé, & fondérent leur atteſtation & leur conjecture, ſur ce que les trois ventricules étoient déja formez.

Voila qui eſt bien, lui dis-je, je me connois trop peu en Anatomie pour conteſter là-deſſus. Mais j'ai une grande envie de ſavoir s'il y a des ames plus grandes & plus nobles les unes que les autres. Je les crois toutes égales, me répondit-il, puis qu'elles ont toutes la même extraction ; qu'elles ſortent toutes immédiatement de la main du très Haut ; qu'elles portent toutes également les traits de ſa reſſemblance & de ſon Image, où eſt le caractére de leur grandeur & de leur nobleſſe ; & qu'enfin, elles ont toutes le même principe, la même fin & les mêmes devoirs. Ce qui fait que les unes s'élévent ou s'abaiſſent, s'étendent, ou ſe reſſerrent plus que les autres, c'eſt qu'elles s'apliquent plus ou moins à la vertu ; c'eſt qu'elles s'ouvrent plus ou moins aux lumiéres de la vérité éternelle. Les ames ſont donc no-

nobles de race & d'origine, mais leur noblesse & leur grandeur n'éclate que dans le culte qu'elles rendent à Dieu, & dans l'utilité qu'elles apportent au monde; comme il est vrai qu'elles tombent dans une espéce de roture, quand elles s'engagent trop dans le commerce des choses sensibles, & qu'elles oublient l'honneur qu'elles ont d'être les images du très Haut, & méprisent les devoirs qu'il leur a imposé. C'est en cela qu'elles paroissent dégradées à juste tître, & qu'on les peut accuser de s'être renduës semblables aux bêtes, parce qu'il n'y a que la qualité d'Image de Dieu, & les avantages & les destinations qui en sont inséparables, qui distingue l'ame de l'homme de celle des autres animaux.

Je ne vous dissimule pas, que les sentimens de vos Philosophes modernes, sur la nature de l'ame des bêtes, ne me plaisent en aucuue façon; je prens un milieu entr'eux, & m'éloigne également de ceux qui en font de pures machines, & des autres qui leur suposent une ame matérielle, avec des connoissances & des passions. Je crois que

leur ame eſt ſpirituelle & douée de raiſon comme la notre, à quelques égards près qui en font néanmoins les reſſorts & les devoirs tous différens ; car n'étant ni l'Image de Dieu, ni faites pour lui, c'eſt à dire ni deſtinée à le poſſéder, elle ſe trouve privée de tout ce qui conduit à cette bien-heureuſe poſſeſſion, & par conſéquent elle doit finir avec le but qu'elle ſe propoſe, & auquel tendent toutes ſes vûës & tous ſes mouvemens, la mort ne reſpectant certainement que Dieu & ſon Image.

Il me ſemble, dis-je à Magnamara, que le Prince Gnôme convient aſſez avec vous ſur ce principe de l'immortalité de nos ames. Ce n'eſt pas auſſi cette conformité qui fait ſon erreur, repliqua-t-il, il ne s'égare qu'en ce qu'il aſſure que l'Image de Dieu a été obſcurcie entiérement par le crime du premier homme, & que nous avons perdu, par cet obſcurciſſement, le privilége de nous immortaliſer, & les autres par notre entremiſe ; ce qui n'eſt point. Cette Image a été ſeulement obſcurcie & en quelque maniére effacée, mais le fond, comme vous l'avez dit ſagement, à ce

Gnô-

Gnôme opiniâtre, nous eſt demeuré avec toutes les prérogatives qui lui ſont attachées. C'eſt le ſentiment du plus grand & du plus profond Docteur de l'Egliſe. Il ſoûtient en mille endroits de ſes Livres, que cette Image eſt tellement propre & eſſentielle à notre ame, que ſi elle en étoit ſéparée un ſeul moment, elle retomberoit auſſi-tôt dans le néant d'où elle eſt ſortie. Et pour nous faire comprendre le miſtére de cette Image ſacrée, & la maniére dont elle ſe forme & s'imprime en nous, il compare notre ame à une glace de miroir. Le Verbe divin, dit-il, ſe regarde dans cette Glace miſtique, & y produit ſon Image, & de ce regard continuel qui devient réciproque entr'eux, dépend tout l'être & toute la durée de cette Image & du fond ſur lequel elle eſt imprimée ; en ſorte que cette Image s'évanouïroit entiérement & ceſſeroit d'être, ſi elle ceſſoit un moment d'être regardée ; de même que nous voyons diſparoître l'image d'un homme qui ſe regarde dans un miroir, auſſi-tôt qu'il s'en éloigne, & qu'il ne s'y préſente plus.

Ne vous étonnez donc pas ſi l'ame des bêtes, toute ſpirituelle que je la fais, périt avec leur corps. Tout ce qui a commencé doit finir ſelon l'ordre naturel; le néant ce qu'il a donné. Notre ame ſuivroit cette fatalité, ſi elle n'étoit pas privilégiée, en vertu des auguſtes caractéres que la raiſon du très Haut a gravez dans le fond de ſon Etre : elle participe aux Droits de la ſouveraine Vérité, qui lui eſt toûjours préſente, & on lui en rend les honneurs comme on fait aux portraits des Souverains. Vous me direz, peut-être, que la bonté du Seigneur ſeroit bleſſée, ſi ſa Sageſſe laiſſoit périr ſans pitié des eſprits qu'il a éclairé de ſes lumiéres, & je vous réponds qu'elle ne recevroit aucune atteinte, quand toutes les créatures ſeroient anéanties; parce que paroître ou diſparoître, créer ou ceſſer de créer, ſont également juſtes en Dieu, & qu'il n'y auroit pas plus de raiſon de ſe plaindre de la fin précipitée du monde, que du retardement de ſa production.

Me ſeroit-il permis, mon Pére, lui dis-je, de vous demander la raiſon pour la-

laquelle le très Haut, dont les desseins & les volontez sont toûjours très équitables, s'est abstenu si long tems de se faire des adorateurs. Je vais vous l'aprendre, reprit-il. Il commença de parler sur ce sujet; mais tout à coup la parole s'éteignit dans sa bouche; il devint rêveur. Ses yeux parurent attachez à la terre, ou pour mieux dire au pavé de sa cellule, & il faisoit la figure & les mines d'un homme extraordinairement apliqué. Je crûs qu'il pensoit sérieusement à ce qu'il devoit me répondre, mais rien moins que cela. Il me dit comme en s'éveillant d'un profond sommeil; je vous demande pardon, mon Fils, si je suis obligé de vous quiter; voila mon Génie qui m'avertit, qu'un Envoyé des Sages de la Chine est arrivé dans mon Cabinet, pour me proposer de leur part quelques difficultez importantes, que le Livre d'Enoch, & le Recueil des préceptes laissez aux Enfans de Noé ont fait naître en ces Païs-là. On attend mes résolutions. Cet Exprès est un Sylphe qu'on a fait partir ce matin de Tonquin, & qui s'y doit rendre avant minuit. Il faut l'expédier; le calme & la solitude me sont né-

cessaires pour cela. Je lui témoignai civilement, que je serois au desespoir de lui causer la moindre distraction, & après quelques ambrassades & plusieurs remercimens, je lui fis une très humble révérence, & me séparai de lui, avec promesse de le revoir au premier jour, & de revenir avec empressement puiser de nouvelles instructions dans la source de ses clartez. Je fus bien aise d'avoir ce prétexte pour m'éloigner d'une maison où les portes étoient inutiles: car enfin, cet Exprès, que je soupçonnai d'être le Courier de Merlin, n'y pouvoit être entré que par la cheminée; je dissimulai mes pensées, & je partis pour les aller communiquer à Mr. Schits, avec lequel je me divertis extrêmement du Rôle que je venois de jouër. Je le lui répétai si éxactement que rien n'y manquoit. Il rioit de tout son cœur de m'entendre faire le Philosophe & le Théologien, moi dont toute la Science sembloit devoir se réduire à former un Bataillon, & à lui donner toutes ses faces. Ce jeu continua durant quelques jours, après quoi une Lettre du Comte de Schomberg me fit retourner à Berlin, pour y attendre les Prédictions de mon véritable Génie.

FIN.

